

Février 2023

Pelote

Informer sans broder

Être
et transmettre
d'un temps à l'autre



Édito

Bas les masques, bas les restrictions sanitaires. Début février, le gouvernement a décrété la fin de certaines mesures liées à la pandémie de Covid-19. Une épreuve qui nous a tous marqués. Pendant presque trois ans, le sens du mot transmettre a, lui aussi, souffert des virus et autres bactéries sémantiques. Aujourd'hui, à nous de redonner sens aux choses. Transmettre, comme le dit la philosophe Nathalie Sarthou-Lajus, « *nous replace dans une généalogie, comme le maillon d'une chaîne* ». C'est de cette manière que nous avons imaginé *Pelote*.

Une façon de reconstituer les fils qui nous unissent les uns les autres : les fils que l'on reçoit en héritage, les trames que l'on ourdit au jour le jour, les étoffes et parfois les chutes que l'on laisse à ceux qui viendront après nous. Vous aurez la liberté de piquer dans la redécouverte d'archives photographiques, dans l'histoire de la famille Aué, rugbymen de génération en génération, ou encore dans les plis des mécanismes de l'héritage.

Bas les masques, bas les normes et les injonctions. Si le foyer est forcément à l'origine d'une transmission, il est aussi le cœur de notre *Pelote*. « *Il faut toute une société pour élever un enfant* », nous dit le sociologue Gérard Neyrand. Mais quelle est la place de l'enfant dans une société qui ne cesse d'évoluer ? Le modèle familial traditionnel se déconstruit morceau après morceau, pour laisser la place à une pluralité de familles possibles. À une pluralité de transmissions possibles, aussi. Nous avons essayé de laisser à cette diversité toute sa place.

Et puis finalement, bas les masques et vive la fête. Parfois, les mots ne sont pas nécessaires pour transmettre. Dans notre portfolio, par la danse, les corps dialoguent et subjuguent.

Face à la trame d'un tissu, on ne sait jamais ce qui va se passer lorsqu'on tire sur un fil. Ce que l'on va défaire, les nœuds que l'on va créer. Pour la transmission, c'est la même chose. Tout de même, dans cette *Pelote*, nous aurons essayé de vous léguer quelques bribes d'étoffe. Matière à penser pour transmettre à notre tour.

Vous tenez le bon bout.
Eh bien, filez maintenant.

Par Anaïs Audureau et Francesca Vinciguerra

**FILER LE
PASSÉ**

08

- Trésors aux archives 10
- Une affaire de famille 14



©Muséum de Toulouse

**TISSER LE
PRÉSENT**

16



©DALL·E

- Fini les zizis ! 18
- Élan de révolte 20
- Petites oreilles cassées 22
- Génération ovalie 26
- Un air de liberté 30

PORTFOLIO 32

**Faire familles
de nos jours**

36



©Michela Di Carlantonio

LA SOCIÉTÉ, NOTRE PARENT

Interview 38

JUSTE SOI

Témoignages 40

UNE FOLLE ENVIE D'ENFANTS

Portrait 42

LES ENFANTS DES AUTRES

Enquête 46

L'ENFANT, LA NATURE ET LA TRIBU

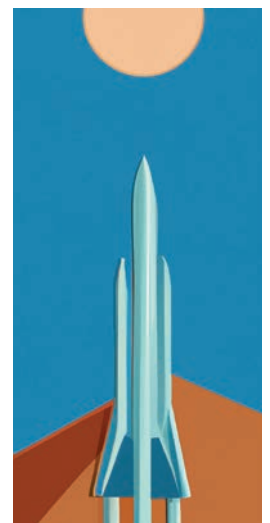
Reportage 50

**DÉCOUDRE
LE FUTUR**

52

- Tous héritiers 54
- Avenirs possibles 58
- Notes pour plus tard 62

CHRONIQUES 64
TUTO 66



©DALL·E

Nathalie Sarthou-Lajus est philosophe et rédactrice en chef adjointe de la revue *Études*. À 56 ans, la native de Pau, dans le Sud-Ouest, a publié plusieurs ouvrages, comme *Sauver nos vies* (2013) et *Éloge de la dette* (2012).



« Dans la transmission, on n'est jamais sûr d'avoir raté »

Dans son livre *Le geste de transmettre* (2017), Nathalie Sarthou-Lajus s'interroge sur le concept de transmission. Un « *modèle en crise* », aujourd'hui remis en cause. Comment transmettre, dans un monde bouleversé par les crises écologique et sanitaire ? « *Il faut une espérance* », répond la philosophe, qui croit en un processus dynamique mais incertain.

*Propos recueillis par Anaïs Audureau,
Chloé Sémat et Francesca Vinciguerra*

À l'heure où nous avons choisi d'aborder le sujet de la transmission, la pandémie de Covid-19 a dénaturé le sens de ce mot. La transmission a été pendant deux ans d'abord celle d'un virus.

Écrieriez-vous aujourd'hui votre livre de la même manière ?

Je ne pense pas que l'actualité ait vraiment dénaturé le sens de mon travail. Avant même l'épidémie de Covid-19, il y avait une violence attachée au fait même de transmettre, plus forte encore que la transmission d'une maladie : celle de la violence psychique des transmissions inconscientes. Dans une famille, les névroses que l'on transmet malgré soi de génération en génération déclenchent une peur de transmettre. Pour beaucoup, ce geste n'est pas évident : certains ont un désir de transmettre, mais ne savent pas comment faire ou ont peur de mal faire.

En revanche, le télétravail a métamorphosé le sens de ce que j'appelle « *la transmission sur le seuil* », c'est-à-dire tous ces moments informels où l'on n'est plus dedans, mais pas encore dehors. Je pense que le télétravail a rendu possible la continuité de la transmission par le biais du virtuel. Mais il y a des pans de la transmission qui se sont perdus : ceux qui se passent sur le seuil, ces moments informels qui se déroulent sur les lieux de travail autour de la machine à café, par exemple. Lorsque vous êtes devant un écran, vous êtes connectés ou pas, mais il n'y a pas d'espace intermédiaire - donc pas de seuil possible. Tout ne peut pas se passer par écrans interposés, il faut se rencontrer.

Faut-il inventer un nouveau modèle de transmission ?

Le modèle patrimonial de transmission est en crise depuis longtemps. Il recèle le sens conservateur de la transmission : la reproduction d'un système, d'une culture, d'une tradition, de modèles dans la répartition des rôles. On peut dire que toute la modernité, par la place qu'elle a faite à l'individu et à sa liberté, a cherché à rompre avec l'ancien modèle de la transmission. Maintenant, il faut en inventer un nouveau. On est les seuls maîtres à bord et c'est à nous de créer notre identité. Je pense à un modèle hybride, qui fait la place à la part non choisie de l'héritage tout en s'inscrivant dans une continuité. C'est important de comprendre ce que l'on reçoit du passé pour pouvoir réinventer un nouveau mode de transmission. Il serait mortifère de penser que l'identité peut se construire hors-sol, *ex nihilo*.

Il y a une image que j'aime beaucoup, c'est celle de la passe au rugby. C'est le seul sport où on avance en faisant la passe à celui qui est derrière nous. Cela veut dire que pour aller vers l'avenir, il faut aussi tourner la tête vers son passé. Et plutôt que de refuser d'emblée un héritage, on peut se demander ce qu'on peut en retenir.

Pensez-vous que les jeunes d'aujourd'hui, ceux qui appartiennent à la génération Z, nés après 1997, coupent davantage les liens avec l'héritage des générations précédentes ?

Je pense que chaque génération remet en question un héritage. C'est sa vocation. Mais aujourd'hui se pose la question écologique. Il y a une génération d'enfants qui jugent leurs



« Je crois davantage à la transmission d'un élan, d'une passion, d'une espérance. Ce n'est pas une question de valeurs : il faut faire une place à celui à qui on transmet »

parents pour leur avoir transmis un monde qui devient inhabitable, ce sont des enfants-juges. On peut même y lire un renversement par rapport à la génération de Mai 68, qui a remis en question toute une manière de transmettre extrêmement conservatrice à l'époque. Elle reprochait à ses parents une société violente où il n'y avait pas beaucoup de place pour l'individu. Elle voulait rompre avec ce schéma de reproduction sociale et culturelle, pour que l'individu soit roi. Je pense que la génération actuelle peut reprocher la violence du vide de transmission et d'un monde qui n'est plus habitable. La question du sens même de l'héritage se pose, peut-on encore avoir des enfants et transmettre, dans un monde inhabitable ? Pour transmettre, il faut une espérance. Sans, on transmet dans le cynisme ou dans la dépression. Aujourd'hui, quelle est l'espérance ? Quelle est la fécondité de cet héritage ?

Les enfants sont-ils notre seul héritage ?

Il y a quelque chose de narcissique dans cette question, parce que nos enfants sont un peu le prolongement de nous-mêmes. Mais il ne faut pas vouloir faire de ses enfants des clones de soi. Dans la relation parent-enfant, il faut que l'enfant parte et que le parent le laisse partir. Le premier sens de la transmission, c'est l'idée d'une reproduction : on perpétue une lignée. Mais si j'ai tenu à cette image de la passe dans le rugby, c'est pour montrer qu'il y avait un processus dynamique dans la transmission. Ce n'est pas seulement chercher à reproduire, mais accepter que celui qui reçoit transforme le legs. C'est cela que je trouve passionnant dans le métier de parent. Vous pouvez essayer de transmettre une chose à vos enfants, ils en feront potentiellement autre chose. Parfois, c'est dramatique pour un parent, parce qu'il ne se reconnaît pas et cela peut déboucher sur des conflits. Il y a le sentiment d'un manque de reconnaissance, alors qu'il faut accepter que le processus soit incertain. Ce qui est heureux dans la transmission, c'est que l'on n'est jamais sûr d'avoir raté. Je crois davantage à la transmission d'un élan, d'une passion, d'une



©Francesca Vinciguerra

espérance. Ce n'est pas une question de valeurs : il faut faire une place à celui à qui on transmet.

Vous mettez l'accent dans votre livre sur la différence entre transmission et éducation.

L'éducation vise l'autonomie de l'individu. La transmission, elle, nous replace dans une généalogie, comme un maillon dans une chaîne générationnelle. Les deux termes sont différents. S'il y avait un mot-clé pour la transmission, je dirais que c'est la dette, parce qu'elle nous attire dans une histoire. Ce que nous dit la transmission, c'est que l'on ne se fait pas tout seul. L'individu ne se suffit pas à lui-même. On reçoit des autres, puis on donne à notre tour. Une autre différence réside dans le lieu où transmission et éducation adviennent : l'éducation peut passer par les lieux clos, comme dans une maison ou à l'école. Des lieux où l'on peut prendre ses distances avec le



monde pour que l'intériorité puisse mûrir. La transmission passe par des lieux beaucoup plus informels et ouverts : le fameux seuil.

Il ne s'agit pas d'opposer les deux, mais j'aime bien l'idée que l'éducation et la transmission ne se passent pas au même endroit et ne passent pas forcément par les mêmes personnes. On reconnaît un maître parce qu'il nous en impose par sa culture et sa virtuosité. Mais la transmission ne nécessite pas forcément une grande culture : elle va passer par des rencontres qui vont à un moment nous interpeller et nous révéler, nous dire qui nous sommes. L'action du passeur est parfois très discrète. Son empreinte dans notre vie n'en est pas moins déterminante, mais on ne la reconnaît pas tout de suite. Ce ne sont pas forcément des maîtres, auxquels on veut plutôt ressembler. Un passeur nous dit plutôt qui on est.

Quels sont les plus beaux gestes de transmission que vous avez reçus et offerts ?

Même si mes parents m'ont transmis des choses très fortes, comme l'appétit de vivre, le plus beau geste que j'ai reçu provient de ma professeure de philosophie en terminale. Elle m'a donné le goût de lire. « *Les livres te seront des compagnons pour toute la vie, m'a-t-elle dit. Même quand tu seras seule.* » Avoir le goût de la lecture, c'est avoir le goût des autres. Tant que vous avez la curiosité pour un livre, vous avez la curiosité pour un nouveau monde qui s'ouvre. Quant au plus beau geste de transmission que j'ai fait, ce n'est pas à moi de le dire, mais pour moi, c'est d'avoir donné la vie. C'est extraordinaire. Mais je sais bien que cette transmission n'est qu'un petit début. Même si l'on a l'impression d'avoir déjà beaucoup donné. La véritable transmission, c'est quand on donne à l'enfant la capacité de naître à lui-même. ●



DÉCOUDRE LE PASSÉ



Eugène Trutat, l'héritage d'un regard



Atelier de taxidermie ©Muséum de Toulouse

Photographe, géographe et conservateur du Muséum d'histoire naturelle de Toulouse de 1865 à 1890, Eugène Trutat a embrassé l'essor de la photographie et pris des milliers de clichés, conservés pour la majeure partie au Muséum. Cent ans après sa mort, des conservateurs et des photographes s'attèlent à le rendre public.

Par Raphaëlle Lavefve

Lisa Cocrelle nous sourit : « *Il faut encore que je me familiarise avec Toulouse.* » La nouvelle responsable de la photothèque du Muséum, originaire de Bordeaux, est arrivée au mois d'octobre. Elle nous accueille à l'entrée de la bâtisse en briques, dissimulée derrière le portail du Jardin des plantes, aux Carmes, quartier bourgeois du centre-ville de Toulouse. Ce mercredi matin, le hall se remplit d'étudiants en art venus, carnet à la main, croquer le « *cœur du vivant* », l'exposition permanente. Une multitude de squelettes et d'animaux empaillés, de la Préhistoire à nos jours, amassée par les conservateurs du musée depuis sa fondation, en 1796. La jeune femme nous mène au premier étage, en direction de la bibliothèque. Une pièce en

longueur, dont les fenêtres en bois donnent sur le hall d'entrée, à hauteur de l'éléphant naturalisé qui accueille les visiteurs. Il y a plus de 150 ans, Eugène Trutat déambulait dans ces lieux dont il était le conservateur, le premier, lorsque le musée ouvrit au public, en 1865. Napoléon III visite l'Algérie, la reine Victoria règne sur le Royaume-Uni, et commencent à circuler des portraits sur des plaques de verre. Les balbutiements de la photographie, le savant Eugène Trutat les a attrapés au vol, sans jamais s'en détourner. Issu d'une famille de militaires gradés, il est devenu, après de longues études, de médecine et de géologie, un spécialiste du domaine, publiant des ouvrages sur la question, sans pour autant délaisser ses autres champs d'études.

« 15 000 plaques de verre, c'est complètement fou »

C'est derrière la bibliothèque, dans une étroite pièce fermée par une porte blindée, qu'est entreposée la collection établie par Eugène Trutat, entre 1859 et 1910. « 15 000 plaques de verre, c'est complètement fou », présente Lisa Cocrelle. Plus d'une tonne de clichés, rangée au sein de cet alignement de casiers métalliques qui atteignent le plafond. La lumière des néons et le ronron énervé de la colonne chargée de stabiliser l'hygrométrie complètent l'ambiance froide et impersonnelle, éloignée du silence feutré de la pièce précédente. D'un coup de manivelle, les colonnes s'espacent pour laisser entrevoir des centaines de boîtes grises de différentes formes, empilées sur les étagères.

Au hasard de l'une des boîtes, les doigts gantés de Lisa Cocrelle attrapent un cliché de la taille d'une carte postale. Il représente un bâtiment en brique au toit triangulaire, sans précision géographique, pris à la fin du XIX^e siècle. « Sur les bords, on peut voir des reflets bleus, c'est du gélatino-bromure d'argent », pointe la responsable des lieux. « Il fallait imaginer qu'à l'époque, c'était toute une expédition... Il fallait plusieurs ânes pour transporter le matériel », rappelle l'archiviste. Des appareils de plusieurs kilos, sans compter les cuves en faïence pour les litres de produits chimiques nécessaires au développement. Des expéditions qu'Eugène Trutat a enchaînées, de l'Italie à

l'Algérie, avant de prendre sa retraite dans sa maison de Foix en Ariège, où il conservait un laboratoire.

La photothèque continue de compléter le puzzle avec des dons. Comme cette boîte à cigares où se trouvent des clichés au format d'une carte de visite. À l'aide de gants et d'un pinceau en poils de martre, il s'agit d'effleurer, du centre vers l'extérieur, la surface de la plaque afin d'enlever les poussières. Une opération délicate pour l'archiviste, munie d'un coton-tige trempé dans de l'éthanol dilué. Les bactéries risquent de se développer et il faut veiller à ne pas altérer la fine couche de solution de bromure d'argent. Un homme sur le pont d'un bateau apparaît, « un médecin », d'après la légende. Il faudra « une grosse journée » pour nettoyer la quinzaine de clichés.

« Un regard humaniste »

Certaines photographies ne sont pas de lui, Eugène Trutat étant aussi « un collectionneur, qui aimait échanger les clichés avec d'autres passionnés ». Néanmoins, c'est son regard prolifique qui continue de surprendre aujourd'hui. « L'une des choses fascinantes chez Eugène Trutat, c'est la diversité et le nombre de clichés qu'il a pris. »

Pour Lisa Cocrelle comme pour ses prédécesseurs, la rencontre avec Eugène Trutat s'est faite en prenant ses fonctions. Ancienne monteuse de documentaires reconvertie, passionnée par les archives, la responsable de la photothèque, âgée de 36 ans, retrouve cet art « par hasard », ayant grandi avec un père



Pyrénées. ©Muséum de Toulouse, cote MHNT_PHa_659_L_078.



Dans la photothèque, cachés du grand public, sont conservés plus de 15 000 clichés du fonds Eugène-Trutat. © PHOTOS Raphaëlle Lavefve



« C'est vraiment dingue, ce regard sociologique qu'il porte sur les choses. Il a pris en photo des métiers qui n'intéressaient personne à cette époque. C'était un regard humaniste. »

Soixante ans avant Dorothea Lange, photographe mythique de la Grande Dépression aux États-Unis, Trutat immortalise les yeux timides d'une jeune fille qui flotte dans ses habits déchirés, cheveux hirsutes, timbale à la main, une calèche tirée par un âne à l'arrière-plan, sur une place toulousaine. Cent ans avant le Toulousain Jean Dieuzaide, il photographie la Garonne en crue (en 1875) dont les ondes et le courant n'ont pu être capturés. Plus loin, la lenteur de pose caractéristique de l'époque donne aussi des airs fantomatiques à ce cheval brun, dont les ombres suivent ses pérégrinations sur la rive, le long des bateaux-lavoirs. Ils font partie des 150 clichés agrandis pour les deux expositions itinérantes lancées dans le cadre de l'action culturelle du Muséum, en lien avec des institutions scolaires.

Un trésor oublié pendant près de 80 ans

L'histoire du fonds Eugène-Trutat ressemble à un secret de famille. L'ancien directeur du musée est décédé en 1910. Les clichés que sa veuve a conservés sont rachetés la même année par le Muséum, pour une centaine de francs. Puis remisés au grenier. À partir de 1991 et pendant six ans, le photographe Frédéric Ripoll est chargé de mettre de l'ordre dans ce fonds photographique, soudainement estimé. Ce dernier habite à quelques pas du Muséum, dans la très animée rue des Filatiers. Le regard d'Eugène Trutat, autoportrait accroché au-dessus du lit, domine son studio.

Frédéric Ripoll a « *partagé le regard d'Eugène Trutat* » pendant cinq ans, de 1991 à 1996. Appelé à la rescousse par la conservatrice, Marie-Dominique Labails, il a dû répertorier, indexer et classer « *le trésor* », qui n'avait pas bougé depuis le XIX^e siècle. « *J'ai découvert là plus qu'un fonds documentaire* », se rappelle-t-il. Eugène Trutat considérait le Muséum d'histoire naturelle « *comme une source d'archives tous azimuts* ». « *Un fonds d'auteur* » que Frédéric Ripoll qualifie « *d'anachronique* » : « *Trutat avait une boulimie d'images, il photographiait autant la vie à la campagne, les monuments historiques, les oeuvres d'art...* »

Des bateaux-lavoirs sur les quais de la Daurade, du pont suspendu qui menait à la chapelle Saint-Joseph-de-la-Grave, des glaciers des Pyrénées aujourd'hui menacés... Sa passion frénétique pour la photographie naturaliste devient le témoignage unique d'une époque, tant sur le point géographique, social

que culturel, au point de susciter l'attention du Centre d'architecture de Los Angeles. « *Certaines photos numérisées se trouvaient sur Wikimedia Commons (plateforme de partage de photos nldr), ils nous ont ensuite contactés pour qu'on leur envoie des photos.* »

Le regard d'Eugène Trutat enfin aux yeux du grand public

L'enjeu, aujourd'hui, est de continuer à faire vivre cet héritage unique en son genre. Le Muséum a numérisé les clichés, une tâche titanesque que Lisa Cocrelle espère rendre publique via une plateforme numérique, à la manière du fonds de documents de la Bibliothèque nationale de France, Gallica. « *Dans l'idéal, il faudrait que les gens puissent les télécharger, se les approprier.* » C'est « *le gros projet 2023* » de la photothèque. ●



Muséum de Toulouse. ©Guillaume Herbaut

Une exposition au printemps 2023

Le regard avant-gardiste de Trutat a également séduit le photographe et journaliste Guillaume Herbaut, lauréat de trois World Press Photo, notamment distingué pour ses reportages en Ukraine. Dans le cadre de la résidence 1+2, à Toulouse, il a été invité « *à proposer un regard sensible et créatif en immersion dans le fonds* » Trutat. Une commande « *à contre emploi* » que justifie Philippe Guionie, à l'origine de la résidence : « *L'idée est de revisiter avec un oeil contemporain des collections.* » Guillaume Herbaut s'est ainsi rendu dans les Pyrénées, sur les traces d'Eugène Trutat. Le travail sera dévoilé lors d'une exposition, du 12 avril au 14 mai 2023, à la galerie du Château d'Eau.



« Se libérer du poids des ancêtres »

Et si chercher dans son histoire familiale permettait de trouver les causes de son mal-être ? Parfois critiquée par la communauté scientifique, la psychogénéalogie démontre l'influence des mémoires familiales, transmises de génération en génération, sur les descendants.

Propos recueillis par Amélie Beynac



©LR

Caroline Téberne, 41 ans, est une psychothérapeute qui exerce à Toulouse. Elle mélange l'approche classique de la psychothérapie avec des approches alternatives. Elle s'est formée à la psychogénéalogie, une thérapie censée trouver les causes d'un mal-être dans l'histoire familiale.

Comment définir la psychogénéalogie ?

La psychogénéalogie est une spécialisation. C'est un outil parmi d'autres dans un cadre thérapeutique. Elle fait le lien entre la symptomatologie, l'étude des symptômes, et l'histoire familiale. Cela permet de trouver des causes à des problématiques actuelles, alors qu'une thérapie classique va plutôt être axée sur l'inconscient individuel. Quand on commence à aborder le transgénérationnel, on prend en compte l'histoire de la famille. C'est là où se trouve le point de bascule.

Se transmet-on des expériences de génération en génération ?

On fait la différence entre les transmissions conscientes et les transmissions inconscientes. En psychogénéalogie c'est ce qu'on appelle « se refiler la patate chaude ». Quand les gens se rendent compte qu'ils sont en train de répéter le schéma de leurs parents ou qu'ils ont peur de le répéter par exemple, ce sont les transmissions conscientes. Ils veulent marquer une rupture avec ce qu'ils ont déjà vu, se libérer du poids des ancêtres. Et puis, il existe des transmissions inconscientes, plus subtiles. On va toucher à des notions telles que le syndrome anniversaire. Anne Ancelin Schützenberger en parle dans son livre *Aïe mes aïeux*. Une personne que j'ai reçue récemment ne se sentait pas bien tous les ans à l'automne, depuis la mort de son frère qui s'était suicidé dix ans auparavant. Le

« Parfois il suffit de refaire le lien entre ce que l'on vit dans le présent et l'histoire des ancêtres pour remettre du sens »

deuil n'était pas fait. Elle s'est rendu compte qu'elle avait associé la mort à l'automne, c'est ça qui a provoqué un déclic chez elle. Pour les personnes qui arrivent en disant qu'elles ont du mal à trouver leur place, c'est intéressant de voir s'il n'y a pas eu des fausses couches ou des avortements avant leur naissance. Cela pourrait donner un sentiment de décalage et avoir un impact sur la place que la personne prend dans la vie. Les mémoires d'immigration, des accidents, des déménagements, pourraient donner des phobies de déplacement. Il peut évidemment y avoir des causes dans l'histoire inconsciente individuelle. Mais c'est là où si l'on décortique et que ce n'est pas suffisant, on peut se demander si ça n'appartient pas à des ancêtres.

Comment avoir la certitude que c'est relié ?

En général, quand l'identification est trouvée, le patient montre une certaine réaction ou émotion, car cela fait l'effet d'une évidence pour lui. Tout d'un coup, on constate des changements dans son



En psychogénéalogie, la construction d'un arbre généalogique peut permettre la compréhension de son histoire familiale. ©Creative Commons

comportement. Parfois il suffit de refaire le lien entre ce que l'on vit dans le présent et l'histoire des ancêtres, pour remettre du sens. Certaines choses peuvent être plurifactorielles. Mais comme en thérapie classique, ce n'est pas parce que vous trouvez la cause d'un symptôme qu'il disparaît.

Quels sont les outils que vous utilisez ?

Il existe plusieurs outils. Je peux construire le génogramme ou arbre généalogique avec eux, en leur posant des questions sur leur famille pour reconstituer les liens. Des patients ont déjà interrogé leur famille ou connaissent leur histoire. Bien souvent, ça s'arrête aux grands-parents. Je réalise également les constellations. C'est une approche basée sur le ressenti, c'est un placement dans l'espace. J'aime bien travailler avec des feuilles de couleur. Le patient choisit une feuille pour se représenter et la place au sol. Puis, il choisit d'autres feuilles qui représentent les autres membres de son système. Le fait de prendre un temps d'observation pour voir comment sont placées les feuilles de papier peut déjà amener des prises de conscience. Je l'invite à entrer dans la constellation en se mettant à sa place et à la place des autres, tout en donnant son ressenti. Des choses peuvent confirmer ce que le patient avait déjà perçu, mais d'autres peuvent surprendre. Là, il peut y avoir des dialogues de réparation et on aboutit sur une image finale. À ce moment-là, j'interviens en les remettant chacun à

leur juste place. Existe également le travail de lignée, où l'on remonte jusqu'à sept générations. Par exemple, la patiente se place et derrière elle on représente la mère, la grand-mère, l'arrière-grand-mère et ainsi de suite, toujours à l'aide de feuilles disposées au sol. On voit ce qui se transmet de femme à femme par exemple. Je dépose un objet dans ses mains qui représente le poids des ancêtres et la patiente rend à ses ancêtres ce qui leur appartient, qu'elle connaisse ou non l'histoire de chacun. C'est un acte symbolique. Enfin, j'aime bien utiliser les lettres symboliques. C'est un rituel qui permet la libération émotionnelle. Lorsque les choses sont trop difficiles à exprimer oralement, je propose aux gens d'écrire une lettre en disant tout ce qu'ils ont sur le cœur à la personne concernée. Tout cela est écrit et puis brûlé.

Si le patient se débarrasse d'une histoire qui ne lui appartient pas, la descendance est-elle aussi libérée ?

En principe cela atténue beaucoup les choses, parce que quand l'un bouge dans un système, cela fait bouger les autres. C'est vérifiable par l'expérience des thérapeutes. Mais ce n'est pas parce que les parents ont réglé des choses en thérapie que ça épargne à 100 % la descendance. Ils ont aussi leur propre part de création et cela concerne leur histoire individuelle. Il ne faut pas tout mettre sur le compte des ancêtres, ce serait un piège, car rien n'est résolu. ●



TISSER LE PRÉSENT



Dans la cour des signes

Avec Lyon et Poitiers, Toulouse est l'un des principaux pôles d'enseignement pour jeunes sourds en France à garantir une scolarité bilingue Langue des signes française (LSF) de la maternelle au lycée. Dès le plus jeune âge, la culture sourde se transmet dans ces écoles toulousaines.

Par Marie Maison

Index plié devant le pouce en forme de boucle, l'enseignante Vanessa Andrieu insiste sur la différence entre la lettre F et la lettre T en Langue des signes française (LSF). Ce lundi de décembre, à l'école maternelle Gabriel-Sajus à Ramonville, commune adjacente à Toulouse, la dizaine d'élèves de grande section répète le geste devant le tableau pendant que les plus petits sont occupés autour d'activités de peinture.

Ici, le brouhaha joyeux des enfants a toute sa place. L'institutrice lance un court appel lumineux à l'aide de l'interrupteur pour attirer l'attention des plus grands. Les enfants épellent le mot « Noël » avant d'être répartis dans des ateliers pour assembler et colorier les lettres imprimées sur des feuilles. La fête de l'école approche et les activités

se concentrent sur des travaux manuels : peinture aux doigts et fabrication d'un sapin géant.

La classe pour enfants sourds et malentendants est composée des trois niveaux : petite, moyenne et grande sections. 26 élèves au total sont assistés de trois accompagnants d'élèves en situation de handicap (AESH). « *C'est un peu comme une école de village* », commente Vanessa Andrieu, enseignante depuis une vingtaine d'années, avant de poursuivre : « *Ce qui est très positif, c'est la progression dans la construction de la langue des signes, parce que les petits ont des modèles et ils se tirent vers le haut les uns les autres.* »

Apprendre à travers le geste

À Ramonville, où se situe la majorité des établissements spécialisés dans l'enseignement en LSF, les élèves sourds peuvent suivre un cursus scolaire de la maternelle au baccalauréat. À l'instar de Lyon et Poitiers, Toulouse est l'un des seuls pôles d'enseignement pour les jeunes sourds en France à proposer une scolarité complète.



Pourtant, la reconnaissance de la langue des signes n'a pas toujours été une évidence. En 1880, le Congrès de Milan a ostracisé les sourds pratiquant la langue des signes, en la remplaçant par la méthode oraliste, qui les oblige à lire sur les lèvres et à parler. Depuis, la loi de 2005 a consacré le droit à un enseignement en LSF, en tant que « langue à part entière ».

Devant les affiches consacrées au vocabulaire de l'arbre, Vanessa Andrieu commente : « L'image est toujours suivie du mot en langue des signes et ensuite on leur montre le mot dans leur deuxième langue, qui est le français. » Si le programme scolaire est le même que dans les autres classes, la méthodologie est adaptée : « On travaille plutôt la mémoire visuelle, on repère les lettres et on essaye d'activer la capacité de concentration. La langue des signes peut donner lieu à des discriminations visuelles, cela nécessite de travailler la configuration des mains pour faire des formes, des chiffres. » Marie-Paule Kellerhals, coordinatrice en LSF des classes du premier degré, précise : « Ici, l'enseignement leur donne accès à leur langue première qui leur permet d'entrer naturellement dans les apprentissages. »

L'institutrice de la classe maternelle a fabriqué un trombinoscope des élèves avec, en face du prénom de chacun, la photo de l'enfant signant son prénom en LSF. La coordinatrice scolaire détaille : « Le prénom peut s'inspirer d'un trait physique ou d'un trait de caractère. » Le sien se signe par exemple d'un aller-retour au-dessus de l'épaule, pouce plié dans la paume, en référence à son traditionnel carré, aujourd'hui devenu long, et à ses quatre sens.

À la recherche de « l'enseignement parfait »

Environ cinq familles déménagent chaque année à Toulouse, toutes pour la même raison : l'enseignement en LSF. Brigitte Vivet, présidente de l'Association de parents d'enfants sourds de Haute-Garonne (APES 31), et maman de deux enfants sourds, plaide depuis de nombreuses années pour une scolarité en LSF : « Au début, nous habitons à Paris et il n'y avait pas d'école bilingue (LSF-français, ndlr). Quand j'ai commencé à militer, j'ai rencontré beaucoup de problèmes. J'ai attendu trois ans et je suis partie, faute de solutions. » Une mère entendante témoigne, elle aussi : « Pendant longtemps, mon fils est resté en milieu ordinaire. Même s'il avait des AESH en cours, il avait des problèmes de socialisation, il était souvent seul alors j'ai finalement décidé de quitter l'Est pour Toulouse. »

Pourtant, l'enseignement bilingue n'est pas épargné par les difficultés propres à l'éducation nationale. Le remplacement des professeurs absents donne régulièrement du fil à retordre aux écoles et inquiète les parents d'élèves, comme le rapporte Brigitte Vivet : « En début d'année, les CM2 n'avaient que deux jours d'école par semaine, se souvient-elle. Il n'y avait pas de profs parce qu'ils étaient à mi-temps et que l'établissement ne trouvait pas de remplaçants. On a eu des sueurs froides. »

Lors de la rentrée dernière, six enfants arrivés dans l'été avec leur famille se sont vus refuser l'inscription à l'école primaire Jean-Jaurès, avant de pouvoir finalement rejoindre les classes d'enseignement bilingue. Pourtant, de nombreuses familles continuent à traverser la France pour s'installer dans celle que l'on surnomme la capitale des Sourds.



La classe maternelle bilingue de Gabriel-Sajus regroupe trois niveaux. ©AFP



Le Réveil sourd

Né au début des années 1970, le mouvement militant le Réveil sourd revendique la reconnaissance sociale des sourds, et plus spécifiquement la reconnaissance de la langue LSF. À l'origine de cet activisme, on retrouve les conférences d'été organisées à l'université de Gallaudet, première institution bilingue de l'enseignement supérieur aux États-Unis. « *C'est une découverte, c'est à partir de là que va naître l'idée de donner sa place à la langue des signes. Il y avait une preuve par l'expérience que ça pouvait fonctionner* », retrace Sylvain Kerbourc'h, sociologue et auteur d'une thèse sur le Réveil sourd.

Ce voyage initiatique bouscule les idées, dans un contexte d'illettrisme massif des sourds à la fin des années 1960. La trentaine de participants découvre que de ce côté-ci de l'océan, on peut être sourd et avoir accès aux études supérieures. Un an plus tard, la création de l'association Deux langues pour une éducation cristallise les premiers pas de l'éducation bilingue en France.

À Toulouse, deux enseignants, Monique Bedoin et Christian Deck, s'engagent pour ouvrir leur

métier aux sourds et mettent en place un projet pédagogique bilingue dès 1980. Cinq ans plus tard, peu de temps après Poitiers, le parcours bilingue LSF-français est officiellement créé à Toulouse, à l'école primaire de La Prairie.

Créées en dehors du cadre légal, puisque la LSF n'est pas encore reconnue comme langue, les premières « *classes pirates* » voient le jour. L'Institut de recherches sur les implications de la langue des signes (IRIS), co-fondée par Patrice Dalle, professeur en sciences informatiques à l'université Jean-Jaurès à Toulouse et militant de la première heure, y a beaucoup œuvré. Jusqu'en 1991, l'association verse leur salaire aux enseignants des classes bilingues.

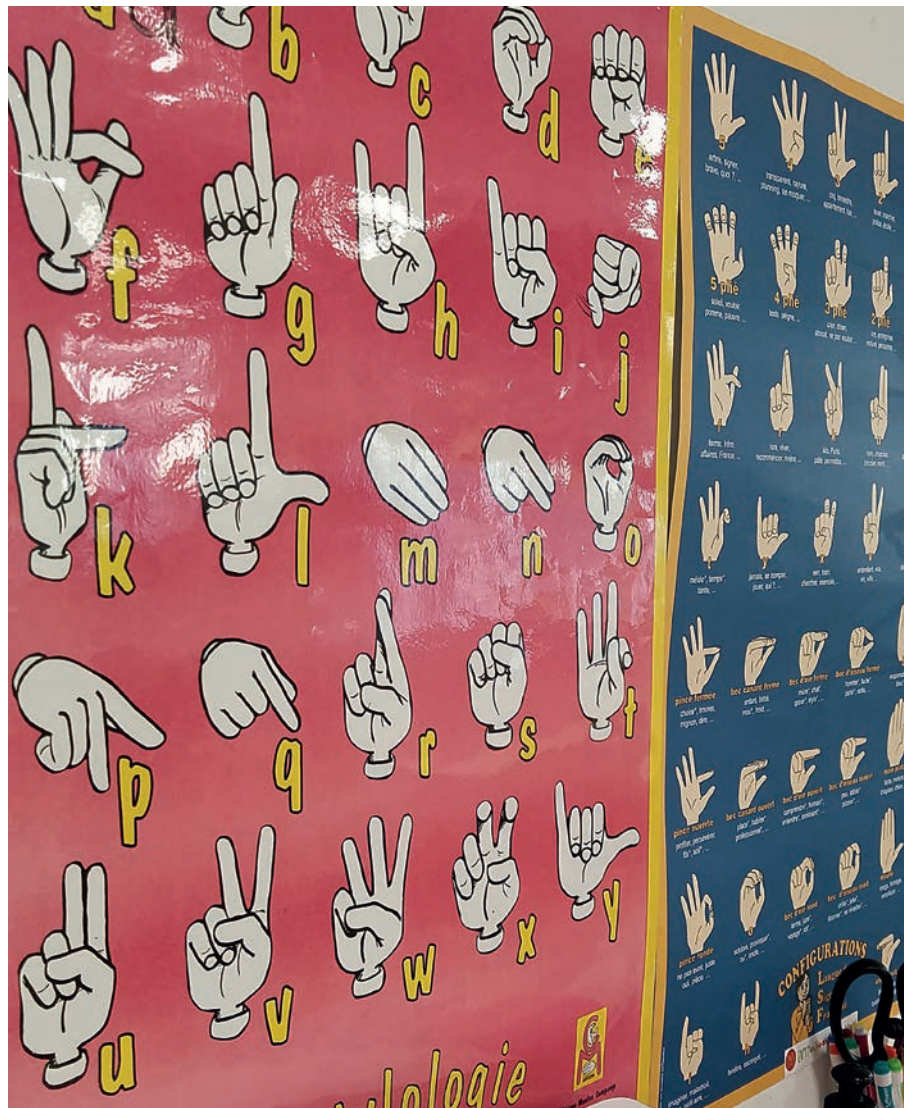
Sophie Dalle-Nazébi, sociologue spécialiste des sourds au travail, décrypte le dynamisme de la ville en matière d'accès à l'éducation : « *Il y a un écosystème à Toulouse. C'est une vraie pépinière de projets associatifs et professionnels. Il y a du théâtre, un restaurateur (L'Oreille Cassée, ndlr), une librairie, une unité d'accueil et de soins, une filière de formation d'interprètes et de traducteurs en LSF.* »

Mélange de cultures

Dans les couloirs de l'école élémentaire Jean-Jaurès, Marie-Paule Kellerhals montre des dessins



L'enseignante travaille particulièrement la mémoire visuelle avec les enfants. ©AFP



La dactylologie, ou alphabet manuel, retranscrit l'alphabet des langues écrites en signes gestuels. ©Marie Maison

réalisés par les enfants d'un air amusé : « À gauche, on peut voir une personne se faire réveiller par le chant du coq et à droite, la même personne peut faire sa grasse matinée. » À l'école maternelle Gabriel-Sajus, à l'école primaire Jean-Jaurès, au collège André-Malraux ou encore au lycée Bellevue les quatre établissements toulousains bilingues LSF-français, les élèves sourds sont regroupés dans des classes distinctes. Ici, la surdité est considérée comme une force, comme le souligne Marie-Paule Kellerhals : « Ces enfants ont de quoi s'identifier, des modèles, des professeurs sourds qui, eux-mêmes, ont une culture sourde et qui leur transmettent ça. » Ce développement bilingue lui semble

également indispensable à l'égalité entre les élèves : « On ne peut pas effacer les codes des sourds. Ils font partie de leur culture, même s'ils ont aussi besoin d'apprendre les codes des entendants, car ils vont vivre dans cette société. » L'école Jean-Jaurès mise aussi sur les moments de partage. L'établissement organise des séances d'initiation à la LSF pour les élèves, en interne, depuis novembre. En parallèle de ce nouveau dispositif, d'autres activités avaient déjà été mises en place pour permettre à tous de s'ouvrir à la culture sourde, grâce notamment au théâtre en LSF ou au chant-signé. Aujourd'hui, Sophie Dalle-Nazébi a un seul regret : « Ce sont des parcours minoritaires dans le paysage français, qui ne sont pas assez connus. » À Ramonville, l'héritage du Réveil sourd continue à se construire petit à petit, une deuxième classe maternelle bilingue devrait bientôt voir le jour. ●





Le petit illustré de l'intimité (Atelier de la belle étoile), de Mathilde Baudy et Tiphaine Dieumegard, dans la librairie Tire-Lire, à Toulouse. ©Lucas Rojouan

Des livres pour lever le tabou de la sexualité

Aujourd'hui encore, l'éducation à la sexualité reste un sujet tabou dans certaines familles, alors même qu'Internet a ouvert brutalement l'accès libre à la pornographie. Les livres offrent toutefois un appui extérieur adapté pour combattre l'ignorance de l'enfant à ce sujet.

Par Lucas Rojouan

Parler de sexualité n'est pas toujours simple entre adultes. Si bien que les enfants ne sont pas tous égaux en termes d'approches et de connaissances en la matière. Les parents détiennent pourtant le « *premier rôle* » dans l'éducation à la sexualité de leur enfant, rappelle d'emblée la sexologue clinicienne, Alexandra Vatimbella. Force est de constater que celle-ci reste un sujet

tabou dans certaines familles, pour des raisons sociologiques, psychologiques ou religieuses. Les enjeux sont pourtant cruciaux à en croire un rapport du Sénat daté du 28 septembre 2022 dans lequel on apprend que près d'un enfant sur trois a déjà regardé du contenu pornographique dès l'âge de 12 ans. Intervenant dans le secondaire, la sexologue le constate régulièrement : « *Certains élèves n'ont aucun vocabulaire pour parler de sexualité, d'autres ont seulement recours à des mots issus des réseaux sociaux ou de la pornographie.* »

Des parents redoutent parfois d'en dire trop ou pas assez selon les âges

Face au silence entrecoupé de petits rires nerveux, les livres apparaissent comme « *un très bon médium* » pour répondre aux interrogations des enfants, appuie la clinicienne. D'autant qu'il existe aujourd'hui de nombreuses références littéraires adaptées à la démarche des plus petits dans ce domaine. Leur sexualité étant



guidée par la curiosité et non par la séduction, le désir ou la recherche de plaisir notamment. Certains parents redoutant parfois « *d'en dire trop ou pas assez selon les âges* », explique Alexandra Vatimbella. À Toulouse, au sein de la librairie jeunesse Tire-Lire, Lucie Briotet reste à l'écoute de sa clientèle : « *Ces derniers temps, on a beaucoup de demandes au sujet du consentement! Pour les plus petits, il nous manque quelques livres à ce sujet, mais l'offre se développe de plus en plus* », avance-t-elle. Entre ses mains : une réédition du *Guide du zizi sexuel*, d'Hélène Bruller et Zep. Consentement, cyberharcèlement, identité, diversité... Près de 20 ans après sa première parution, le *best-seller* des éditions Glénat s'est enrichi de nouvelles thématiques en 2020, ayant trait aux « *sujets essentiels d'aujourd'hui* », indiquait la maison-mère à sa sortie. Destiné aux préadolescents, ce manuel arborant une vision drôle et décomplexée de l'éducation à la sexualité a, par ailleurs, été accusé par l'ancien président brésilien d'extrême droite, Jair Bolsonaro, en 2018, de « *perverser* » la jeunesse. Qu'importe, en France, « *ce n'est plus*

vraiment la Bible en la matière », reconnaît la jeune libraire. Elle lui préfère *Le petit illustré de l'intimité*, de Mathilde Baudy et Tiphaine Dieumegard. Une série en deux tomes qui « *fonctionne très bien* » car « *elle a l'avantage d'être très réaliste* », explique la passionnée.

Des mots ni sales ni honteux

Du reste, la libraire perçoit désormais dans l'édition comme chez les parents « *une volonté réelle d'employer les vrais termes pour aborder ces sujets* ». Au placard donc les zizis, zezettes, choux et autres cigognes ; des termes et métaphores enfantines jugés « *inappropriés* » par certains en ce qu'ils traduisent un « *malaise* », relate-t-elle. Un ressenti partagé par Alexandra Vatimbella qui souligne l'importance « *de bien nommer les parties de son corps dès le plus jeune âge* », pour intégrer le fait que « *ces mots ne sont ni sales ni honteux* ». L'éducatrice déplore qu'« *au collège comme au lycée, le pénis est très facilement nommé mais c'est rarement le cas de la vulve* ». Or « *appeler un chat, un chat, ne le transformera pas en tigre* », rassure-t-elle. L'absence ou le manque d'information transmise à ce sujet peut néanmoins créer de vrais problèmes en matière d'accès aux soins, de consentement et d'estime de soi. « *Savoir nommer toutes les parties de son corps permet de dire ce qu'il s'y passe* » et aide à « *les accepter telles qu'elles sont* », insiste-t-elle. À l'ère des réseaux sociaux et de la dépendance au numérique, l'exposition prématurée des mineurs aux contenus pornographiques peut avoir de graves conséquences sur leur développement psychologique, comme en témoigne une étude Ipsos réalisée en février 2022 et dans laquelle 23 % des 18-24 ans pensent que « *beaucoup de femmes prennent du plaisir à être forcées* » et 36 % qu'elles apprécient d'« *être humiliées et injuriées* ». Si des enfants accèdent à ce type de contenus, « *c'est d'abord parce qu'ils se posent des questions sur la sexualité* », avait résumé devant des sénateurs, Olivier Gérard, le président de l'Union nationale des associations familiales (Unaf). En conséquence, lorsque la conversation est jugée inconfortable, un livre peut permettre d'amorcer - en amont - le dialogue ou, à défaut, de transmettre une information juste et adaptée à l'enfant. « *Mais ça peut être délicat à offrir frontalement* », reconnaît Lucie Briotet : « *C'est donc le genre de livres que des parents ou un proche peuvent acheter, feuilleter, puis laisser trainer dans la maison...* » ●





Aué, la passe de quatre

1951, 1972, 1991. Trois dates pour autant de titres de champions de France remportés par une seule et même famille de Carmaux, dans le Tarn : les Aué. Pour eux, le rugby est plus qu'une passion, c'est une philosophie de vie, transmise sur quatre générations. Et l'histoire continue.

Par Claire Sicard

A

Carmaux, les habitués se retrouvent au café des sports pour jouer aux cartes et parler rugby. Accueillis comme des vedettes, Jean-Pierre et son frère Roger Aué serrent des mains, refont le monde et se remémorent les anecdotes de matchs. Sur les murs, de grandes photographies en noir et blanc retracent toute la vie de cette famille. Les quatre générations de rugbymen y sont d'ailleurs représentées. De l'arrière-grand-père Louis, dit « Lisou », en passant par les deux frères et le petit-fils, Jean-Marc, pour finir avec l'arrière-petit-fils, Louis. Ici, les Aué sont chez eux : « *Je suis né à l'étage, moi* », lance Roger en désignant le plafond de son index. Tout le monde ici connaît cette famille intimement liée à la ville de Carmaux et au ballon ovale.

Sacrés Aué

Fondé par Lisou et sa femme, ce commerce les a tous vu grandir, zigzaguer, petits, entre les jambes des coéquipiers de leur père, venus fêter les victoires avec l'US Carmaux, puis participant à leur tour, quelques années plus tard, à la troisième mi-temps. La famille Aué possède une particularité, celle d'être une fabrique de champions. Ici, on a d'ailleurs l'habitude de dire qu'un Carmausin ne perd jamais une finale, ou plutôt, qu'un Aué en gagne une à chaque fois.

Cette épopée commence avec Louis, l'arrière-grand-père. « *Un subtil mélange de Gabin et Ventura* »,

se plaît à dire Jean-Pierre, son fils, « *un homme avec un charisme fou et qui transpirait le respect* », se souvient son petit-fils, Jean-Marc. Lisou, troisième ligne aile formé à Decazeville, a, un temps, joué, à Viviez, en Aveyron, comme ses frères Robert et André, avant d'être appelé à Carmaux. « *C'est que ça devait être un bon à l'époque* », estime Jean-Pierre. En 1951, il joue une finale de championnat de France 1^{re} division et affronte Tarbes au sein d'une équipe composée de grands noms du rugby, Alexis Dalla Riva, Raymond Carrère ou encore René Pagès pour ne citer qu'eux. Mais la star du jour, c'est bien lui, Lisou Aué, qui inscrit les 14 points de son club et permet à l'US Carmaux de devenir champion de France. Discret, taiseux, l'homme s'échappe aussitôt à Decazeville alors que toute son équipe rentre dans le Tarn pour célébrer le titre. Les journalistes de l'époque attendent l'homme du match au café familial. « *Qu'ils attendent* », a-t-il lancé ce jour-là. « *Mon père, la notoriété, ça le dépassait* », précise Jean-Pierre, alors que son frère hoche la tête, « *c'est de famille* », ajoute-t-il.

En 1972, les Carmausins se retrouvent à nouveau en finale de championnat de France 2^e division. Cette fois, place « aux fils de » : Jo Dalla Riva, Claude Pagès, Jean-Pierre et Roger Aué. Respectivement trois-quarts centre et ailier, les deux frères, sous le regard de leur père installé en tribunes, affrontent le Nice des célèbres André et Daniel Herrero. Contrairement à 1951, cette finale n'ira pas aux prolongations, grâce à Roger qui signe l'essai de la victoire. « *Vous voyez là* », il décroche du mur la photo de son essai et celle de son père qui le serre pour le ramener aux vestiaires : « *J'ai eu la peur de ma vie, tout le monde a envahi le terrain. J'ai cru qu'ils allaient m'étouffer* », se remémore-t-il avec un sourire au coin des lèvres. Comme son père, le benjamin de la famille fuit la foule. « *Arrivé à Carmaux, je suis descendu du bus et je suis parti par derrière.* » Avant, bien évidemment, de revenir au café des sports pour fêter la victoire. « *Ma maman m'en a un peu voulu, les autres non. Tout le monde me passait la pommade* », souffle-t-il en faisant un clin d'oeil. « *C'est parce que tu étais le chouchou* », lance son frère. Roger, petit dernier de





Jean-Pierre Aué est un collectionneur, il garde tout ce qui concerne sa famille dans de grandes valises dans son grenier.
©Claire Sicard

la fratrie, a toujours eu ses supporters. Tandis que son frère, de quatre ans son aîné, était le leader, celui qui faisait entendre les revendications des joueurs de l'équipe et qui ne se laissait pas faire, sur et en dehors d'un terrain.

Et puis, qui aurait pu prédire que les Carmausins soulèveraient un bouclier tous les 20 ans ? Peut-être les Aué, qui sont encore en finale de division « Junior Balandrade », en 1991, avec Jean-Marc, le petit-fils. À 18 ans à peine, le trois-quarts centre, comme son père, est déjà un sacré joueur. Marc Larosa, son coéquipier, en parlait comme d'un « extraterrestre ». Après le titre avec l'US Carmaux, Jean-Marc ne s'arrête pas là. Jeune homme au fort caractère, il s'engage à Agen puis à Castres. Sélectionné avec l'équipe de France, il gagne le Grand Chelem en 1998 et connaît la transition entre amateur et professionnel. Passé par Béziers ou encore Gaillac, il devient entraîneur à partir de 2009, l'occasion pour lui de transmettre son expérience à de jeunes rugbymen.

Le rugby, comme « *fil rouge* »

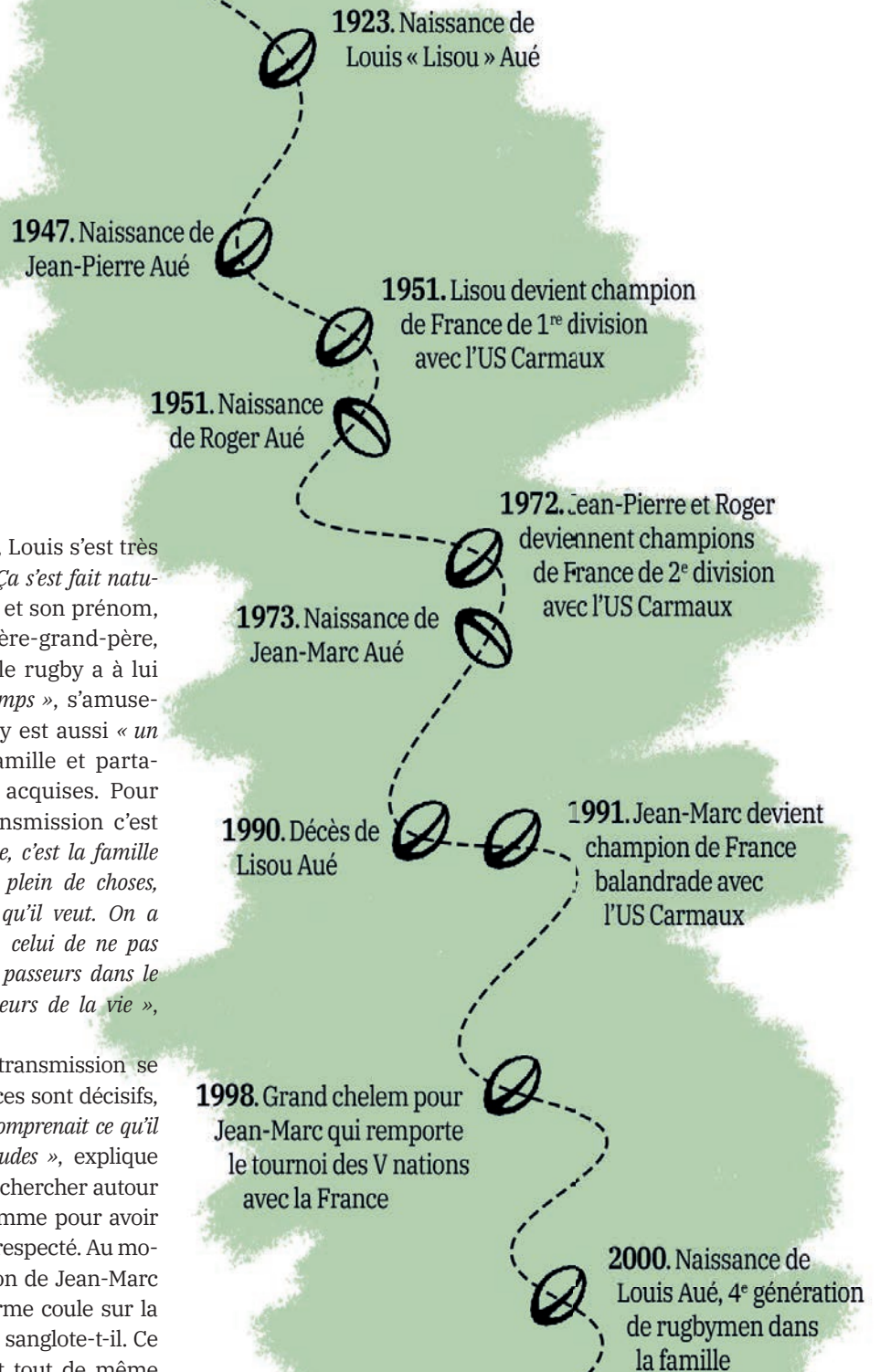
Champions de France, vainqueur d'un Grand Chelem, meilleur buteur, entraîneur, président de club... Le palmarès de cette famille a de quoi donner le vertige mais les Aué ont décidé de rester des hommes simples, de vivre « *sans chichis* » et surtout, sans contrainte. Selon eux, le rugby est et doit rester « *un plaisir; une passion* ». De la place publique où ils s'échangeaient les ballons avec les copains d'enfance, aux premiers matchs en tant que juniors, Jean-Pierre et Roger n'ont jamais quitté le monde

du rugby. « *On jouait tout le temps au ballon, c'était naturel* », déclare l'aîné. Les Aué sont nés avec ce sport et d'aussi loin qu'ils s'en souviennent, leur quotidien a toujours plus ou moins tourné autour du ballon ovale. Roger se rappelle notamment un derby entre Carmaux et Graulhet, joué par leur père Lisou. « *Les supporters de Graulhet ont commencé à huer et à scander le nom de mon père, "Aué, Aué, Aué". Je me suis mis à pleurer et il a fallu qu'on me sorte du stade.* » Des semaines rythmées par le rugby, d'abord par la carrière de Lisou, puis celle des deux frères et désormais, par les résultats de

« Comme il y a des bons passeurs dans le rugby, on essaie d'être des bons passeurs de la vie »

Carcassonne (club de ProD2), où Jean-Marc est entraîneur des trois-quarts. Mais ça ne s'arrête pas là, puisque tout le monde se déplace aussi le dimanche pour voir Louis, l'arrière-petit-fils, demi d'ouverture et quatrième génération, jouer avec son club de Gaillac (Fédérale 2). Le jeune homme de 22 ans, paysagiste de métier, est actuellement le meilleur buteur de sa catégorie en France. Une graine de champion !

Les Aué en quelques dates



Alors qu'il a commencé par le foot, Louis s'est très vite tourné vers le ballon ovale. « *Ça s'est fait naturellement.* » Fier de porter son nom et son prénom, un hommage à son illustre arrière-grand-père, le jeune joueur profite de ce que le rugby a à lui apporter, « *des copains et du bon temps* », s'amuse-t-il. En effet, chez les Aué, le rugby est aussi « *un prétexte* » pour se retrouver en famille et partager des valeurs, des expériences acquises. Pour Jean-Marc, la définition de la transmission c'est le partage avant tout. « *Le fil rouge, c'est la famille autour du rugby et on se transmet plein de choses, puis chacun de son côté en fait ce qu'il veut. On a un rôle à l'intérieur des générations, celui de ne pas perdre ce fil. Comme il y a des bons passeurs dans le rugby, on essaie d'être des bons passeurs de la vie* », observe-t-il.


En outre, dans la famille Aué, la transmission se fait très peu par la parole. Les silences sont décisifs, à l'image de ceux de Lisou : « *On comprenait ce qu'il nous disait, par des regards, des attitudes* », explique Jean-Pierre qui était le premier à le chercher autour des stades quand il était joueur, comme pour avoir son approbation. Un père dur, mais respecté. Au moment d'évoquer la première sélection de Jean-Marc en équipe de France junior, une larme coule sur la joue de Jean-Pierre, « *je suis émotif* », sanglote-t-il. Ce jour-là, Lisou disparaissait, laissant tout de même derrière lui une lignée de joueurs, fiers de porter le nom de Aué et de continuer à jouer au ballon ovale. Et si d'aventure, vous cherchez cette glorieuse famille un dimanche, vous les trouveriez sûrement autour d'un stade, car, comme le dit Jean-Marc : « *Le rugby, c'est notre messe à nous.* » ●



Menottes de musique

À 45 ans, Michaël Andrieu est musicologue et professeur de culture musicale au conservatoire et à l'université. Son parcours pourrait paraître ordinaire. Mais depuis sa majorité, Michaël Andrieu intervient dans les établissements pénitentiaires de France pour y donner des cours et des concerts. Pour que la musique pénètre ces murs. Il se raconte à travers un témoignage plein d'espoir pour l'avenir de l'action musicale en prison, trop peu connue du grand public.

Recueilli par Anaïs Audureau



Je suis intervenu pendant plus de 15 ans à la prison de Fresnes et puis à Fleury. J'interviens beaucoup à la prison de Condé-sur-Sarthe, une prison de haute sécurité en Normandie, à la Santé et à la prison du Havre. Ce n'est pas une spécificité d'enseigner en prison. Je ne pense pas y aller pour faire du bien aux détenus. Ça peut paraître paradoxal, mais je vais en prison parce que je crois que la musique y a une place.

Je n'ai jamais eu d'appréhension à entrer en prison. C'est bizarre, mais je crois que l'on a tous des affinités avec des lieux. Ma rencontre avec la prison s'est faite de manière étonnante. Par hasard, même. Quand j'avais 18 ans, il existait une association à Fresnes, L'escale Louise de Marillac, tenue par des religieuses, et qui accueillait des familles venues de province ou de l'étranger pour voir un proche incarcéré. Un jour, ces religieuses ont lancé un appel pour être accompagnées lors d'une messe de Noël à la prison. À ce moment-là, je suis élève au conservatoire, pas loin. L'appel me vient aux oreilles et je me dis qu'il faut le tenter, que ça peut être sympa. Voilà comment je me retrouve pour la première fois en prison, à la maison d'arrêt des femmes, pour une messe qui est finalement devenue un moment où tout le monde s'est mis à chanter. Aujourd'hui, je donne des concerts et des ateliers. Ce que je préfère ce sont les ateliers. Ce n'est pas seulement donner, mais transmettre en faisant.

Ce n'est pas juste diffuser et consommer, c'est faire ensemble. Les ateliers en prison impliquent une forte mobilisation des détenus. Souvent, je mène ces ateliers sur une semaine avec les gars, qui sont totalement basés sur le bénévolat. C'est-à-dire que les détenus ont un vrai choix à faire dans leur temps carcéral. Généralement, je suis très bien accueilli par les détenus. Je ne sais jamais ce qu'ils ont fait ou pourquoi ils sont là. Pour moi, ce sont des élèves. Évidemment, je tisse des liens, comme avec mes élèves au conservatoire.

« Ce n'est pas seulement donner, mais transmettre en faisant. Ce n'est pas juste diffuser et consommer, c'est faire ensemble »

La population carcérale est très disparate en matière d'origines géographiques ou ethniques. Le mot musique revêt des définitions très différentes pour les uns et les autres. Alors les projets sont très différents. Le principal, c'est que les projets soient vraiment reliés à l'activité de la prison. Ce qu'il se passe dans une prison peut ne pas se passer dans une autre. Il y a 187 prisons et 187 règlements. Les projets dépendent aussi des référents culturels de chaque établissement. Concrètement, le service pénitentiaire d'insertion et de probation, le SPIP, crée des conventions avec des structures.



Depuis 1986, quatre accords interministériels ont établi une politique culturelle « de qualité » pour les prisonniers. ©AFP

Par exemple au Havre, une salle de musiques actuelles, le Tétris, avait pour projet de travailler avec des structures culturelles. On est venu me chercher pour construire l'un de ces projets. Ces structures, qui reçoivent un budget des DRAC, les directions régionales des affaires culturelles, ont une obligation d'action culturelle. Moi, je profite de cette obligation. Il y a encore beaucoup de travail à faire sur l'action culturelle, et plus particulièrement musicale, en détention. C'est très étonnant parce qu'il y a pourtant une hyper médiatisation de ce sujet. Mais quand on parle de prison, on préfère parler de choses plus politiques que la culture. La pratique culturelle renvoie une image du détenu que la société ne veut pas voir. L'artiste et le détenu

sont, au regard de la société, en marge. Alors la collusion des deux n'est pas simple à traiter. Cela veut dire que l'on donne au détenu une capacité à réfléchir sur le monde qui l'entoure, et que nous ne sommes plus dans la punition. Pourtant, je crois que la pratique musicale est un outil d'insertion. C'est sûr et certain. Cela apprend à être avec les autres, à construire avec les autres en fonction de règles communes, sans se taper dessus. Cela apporte aussi un point essentiel : le plaisir. Et ce plaisir en prison n'est pas quelque chose de simple. Avec ces actions, en plusieurs mois, on va instruire de façon à amener du plaisir individuel et collectif. Cette notion du plaisir est très importante et c'est peut-être pour cela aussi que les politiques sont embêtés avec ça. Plutôt que de parler d'évasion, je pense que ces actions permettent de réapproprier le plaisir.



« Les Iraniens souhaitent la chute du régime »

Depuis la mort de la jeune Masha Amini, le 16 septembre 2022, lors de sa détention par la police des mœurs à Téhéran, Iraniens et Iraniennes défilent dans les rues pour porter leurs revendications. Comment se transmet l'élan de révolte dans un tel système ? Réseaux sociaux, flyers, bouche-à-oreille... Les techniques sont nombreuses et touchent toutes les générations. Selon Jonathan Piron, « *tout le monde peut se retrouver dans la protestation* ».

Propos recueillis par Chloé Sémat



Jonathan Piron est historien et chercheur associé au Groupe de recherche et d'information sur la paix et la sécurité (Grip). Il se spécialise sur le Moyen-Orient, les conflits environnementaux et les mutations des mouvements sociaux.

Comment transmettre une information, notamment sur les manifestations, dans un régime répressif ?

La presse n'est pas libre en Iran. C'est toute la difficulté : comment communiquer sans se faire arrêter ? Certains protestataires appelaient à de grands rassemblements, sans préciser de lieu pour éviter que les services de sécurité viennent arrêter tout le monde... Mais cela a eu également pour effet de diluer les manifestations. On n'est plus dans les grandes contestations, comme en 2009, où des dizaines de milliers d'Iraniens descendaient dans les rues. C'est davantage de l'ordre de la centaine ou du millier de manifestants désormais. Pour organiser ces mouvements, différentes tactiques sont employées. Certaines structures peuvent organiser les manifestations, notamment les mouvements étudiants ou certains syndicats informels. Les informations et des vidéos passent parfois par les réseaux sociaux, notamment sur Telegram. Il y a une nouvelle conscientisation, même auprès de la population qui n'a pas manifesté mais qui a vu ces images. La difficulté, c'est qu'Internet est parfois coupé et cela rend la coordination compliquée. Les Iraniens fonctionnent alors avec des flyers, des graffitis, ou la bouche-à-oreille.

Les jeunes Iraniens sont-ils la génération de la révolution ?

On voit qu'il y a une plus forte adhésion des jeunes, notamment de la génération Z - née à partir de l'an 2000. C'est une génération qui

est très connectée au monde et qui voit la manière dont les choses changent. Ses membres considèrent que leur avenir est complètement bouché, le taux de chômage étant très élevé chez les 15-24 ans. Pour eux, il est temps de passer à autre chose et d'abandonner ce système en fin de vie. Il existe une totale déconsidération à l'égard de la participation politique. Par le passé, notamment en 2009, une partie de la population manifestait, mais considèrerait qu'il était encore possible de changer le système de l'intérieur. Ici, la jeune génération considère que ce n'est plus du tout le cas. Même les réformateurs et les modérés sont considérés comme des traîtres, incapables de changer le système.

Cet élan de contestation n'appartient-il qu'aux jeunes ?

La révolte touche massivement les jeunes, qui se mobilisent dans les universités et les lycées. Mais d'autres catégories de la population ont aussi participé, parce qu'il y a une frustration et un ressentiment général à l'égard du système qui est partagé en Iran. Ses politiques ne répondent plus aux attentes de la société. On retrouve, après la mort de Masha Amini, un syncrétisme de toutes les revendications portées par les Iraniens, notamment liées à la question du genre, de l'égalité et des contraintes à l'égard des femmes.



Le mouvement iranien a débuté le 16 septembre 2022, date de la mort de l'étudiante Mahsa Amini. ©AFP

Elles touchent également aux problèmes sociaux et économiques, qui minent le pays depuis plusieurs années, mais aussi aux discriminations communautaires et ethniques, puisque l'étudiante de 22 ans était Kurde.

Quelle est la revendication des manifestants ?

La nouvelle idée, c'est celle d'être libres de décider eux-mêmes sur tout ce qui concerne leur quotidien. Une manifestante disait qu'elle n'avait pas encore fait le choix de continuer à porter le voile ou pas, mais elle voulait avoir la possibilité de choisir par elle-même. C'est aussi une critique du patriarcat. Il y a une connexion avec d'autres catégories de la population : c'est un élan que l'on ne retrouve pas uniquement chez les femmes, mais aussi chez les hommes. Et la critique est très forte : les Iraniens souhaitent la chute du régime.

Mais cela reste très difficile de connaître précisément les revendications politiques, parce que le mouvement n'est pas unifié autour d'un leader et d'une idéologie. On est face à toute une série de réclamations qui sont très larges, mais qui ne s'incarnent pas encore dans une alternative politique frontale derrière laquelle tous les protestataires pourraient se retrouver.

Cette révolte est la plus longue depuis la révolution islamique de 1979, qu'est-ce qui lui permet de durer ?

Elle parvient à se renouveler. C'est une action collective d'acteurs non collectifs : dans un premier temps, les manifestations spontanées dans le Kurdistan iranien, ensuite les étudiants, les lycéens, les avocats, les ouvriers

dans le secteur des hydrocarbures... La tension se transmet, peut-être aussi par l'absence de *leadership*. C'est à la fois une force et une faiblesse. Il y a cette transmission qui se réalise parce que tout le monde peut se retrouver dans la protestation, mais personne ne parvient à trouver une alternative puisqu'il n'y a aucune structuration nationale.

« Les Iraniens fonctionnent alors avec des flyers, des graffitis, ou le bouche-à-oreille »

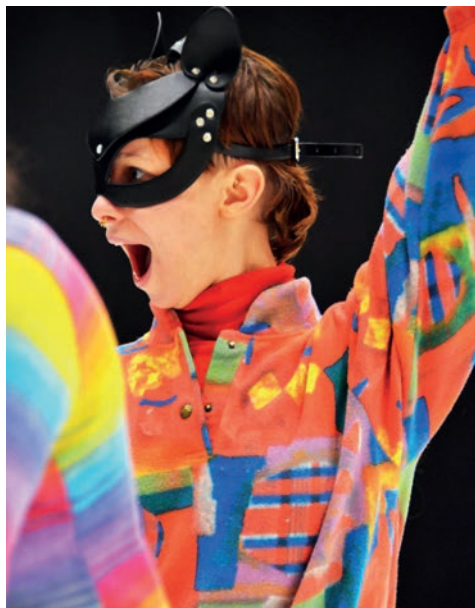
Cette révolte de la jeunesse iranienne peut-elle inspirer des pays voisins ?

Il faut voir comment les choses vont évoluer. Les ressentiments à l'égard des systèmes en place existent dans la région. C'est moins flagrant dans les États du Golfe. Au Qatar, même si la population vit dans un régime contraignant, voire une dictature, l'aide sociale est très présente. En quelque sorte, ce sont des pays qui achètent la paix sociale. Mais les Syriens, les Saoudiens et les Irakiens voient ce qu'il se passe en Iran. Un déclic pourrait faire réagir une partie de leur population. On l'a vu par le passé : personne n'aurait pu prédire que la mort de Mohammed Bouazizi, en Tunisie, en 2010, allait aboutir aux printemps arabes. ●





À La Place de la Danse, à Toulouse, professionnels et amateurs sont accompagnés dans leurs projets chorégraphiques. Avec la formation Extensions, chaque année, une dizaine de jeunes danseurs peut ainsi se perfectionner grâce à des cours techniques, des conférences et des rencontres avec des artistes.



Dialogue de corps

Expression par le corps, vecteur d'émotions. La danse permet de lâcher prise, d'invoquer la peur, la colère, la peine mais aussi la joie, l'amour, le plaisir, l'admiration ou la surprise. Entre le danseur, le chorégraphe et le public, se noue une conversation intime coordonnée par ce mouvement de va-et-vient. ●

*Texte : Anaïs Audureau
Photos : Claire Sicard*



Noah, Géraldine, Hélène...
Les danseurs préparent la
représentation publique de fin
de session avec la chorégraphe
venue les encadrer pendant
15 jours.



Par le visage, les bras, les mains,
les jambes, les pieds. Le corps
devient le meilleur atout pour
transmettre et capter les émotions
de ceux qui entourent le danseur.





En janvier, la promotion 2022-2023 a été encadrée par l'exubérante Marta Izquierdo Muñoz, chorégraphe espagnole de renom. Elle se nourrit du *duende* espagnol, moment où l'esprit se libère grâce au corps en émulsion.





FAIRE FAMILLES DE NOS JOURS

Tirillée. La société s'écharpe, écartelée entre des visions plurielles de la famille. La représentation dominante considère que la famille est formée par un couple hétérosexuel ayant pour vocation de devenir parents. D'autres perceptions se veulent moins normées, élargissant le champ des possibles où chacun peut faire famille à sa manière. Avec cette volonté de déconstruire le modèle traditionnel, la parentalité est questionnée, sans cesse réinventée. Des points de divergence qui ne remettent toutefois pas en cause l'essence même de la famille : la transmission.

*Par Léa Delaplace et Louise Fretet
Illustrations par Michela Di Carlantonio*



« Il faut toute une société pour élever un enfant »

Transmettre est l'un des premiers rôles attribués aux parents. Ce don d'une histoire, de gènes, de valeurs, de biens ou d'amour, est associé à la réussite, au bonheur et à l'accomplissement de soi. Si la parentalité est un acte intime et individuel, le sociologue Gérard Neyrand souligne qu'un ensemble de codes sociaux le conditionne.



Gérard Neyrand est un sociologue français spécialisé dans l'étude des relations intimes et des thématiques de parentalité. Il est professeur émérite à l'université Toulouse III - Paul Sabatier.

Pourquoi les humains enfantent-ils ?

Le désir d'enfanter se situe à l'intersection entre la logique biologique et la logique sociale. Il y a des éléments, comme chez tous les animaux, qui poussent à la rencontre sexuelle et qui, au départ sans doute, ont pour objectif de reproduire l'espèce. Mais la reproduction est prise en charge par la société qui édicte des règles pour l'encadrer. Le modèle familial évolue donc selon les époques et les structures sociales mises en place. Jusque dans les années 1970, le désir de procréation et la filiation étaient encadrés par le mariage, alors qu'aujourd'hui, deux tiers des enfants naissent hors mariage en France. Cela montre bien que, dans nos sociétés occidentales et démocratiques, faire des enfants est désormais renvoyé au désir individuel. L'enfant est même devenu un support valorisant de réalisation personnelle.

Pour l'anthropologue Françoise Héritier, l'envie d'enfant rime avec injonction à maintenir une descendance...

Il est clair que la procréation renvoie au désir de laisser une trace. Faire un enfant, c'est se perpétuer soi-même : c'est une façon imaginaire de survivre, de dépasser la mort. Ce fantasme d'im-

mortalité à travers la descendance a toujours été présent chez les humains. Cela explique l'extrême attachement des parents à leur progéniture, et tous les fantasmes qu'ils peuvent développer sur ce qu'ils seront plus tard. Les parents projettent énormément sur leur enfant, avant même qu'il naisse, même si on sait que le bébé réel est toujours différent du bébé rêvé.

Aspirer à être parent répond aussi à un désir de transmission, mais les parents en sont-ils les seuls émetteurs ?

Non, car la transmission s'effectue de deux façons : d'un côté, par les stratégies éducatives des parents, de l'autre par assimilation culturelle, c'est-à-dire que l'enfant imite les personnes qui l'entourent et s'imprègne du milieu culturel dans lequel il grandit. Cela passe par un ensemble d'intervenants : soignants, éducateurs, enseignants, accueillants de la petite enfance, etc. Dans les deux cas, on transmet à l'enfant une culture, une langue, une façon d'être et de vivre, des valeurs et des normes. Et finalement, les parents ne représentent qu'une partie de cet ensemble. Aujourd'hui, on est dans une phase de mutation très importante avec la multiplication des séparations conjugales et l'apparition de tiers donneurs ou de parents adoptifs qui font que la transmission se complexifie. D'où l'importance de la coéducation. Sans qu'on soit dans le fonctionnement des sociétés africaines où l'on dit qu'« il faut tout un village pour élever un enfant », on est dans un système où il faut toute une société pour élever un enfant.

Selon l'Ifop (Institut français d'opinion publique), en 2022, 30% des femmes en âge de procréer ne souhaitent pas avoir d'enfant. Peut-on parler d'un véritable phénomène social ?

Certains sociologues parlent de « révolution anthropologique » ou de « révolution culturelle ». Cette rupture est caractéristique de la fin du XX^e siècle, notamment grâce à la maîtrise des moyens de contraception dans les pays occidentaux depuis les années 1970, la naissance du premier bébé-éprouvette en 1982 en France, et l'arrivée de l'assistance médicale à la procréation. Cela a donné une autre dimension aux enfants, qui occupent une place très importante dans nos vies. Mais il peut y avoir un ensemble de contraintes qui pousse certaines personnes à aller à contre-courant de cette logique. La question écologique est particulièrement bruyante à l'heure actuelle. On rencontre également un grand nombre de jeunes qui ne veulent pas d'enfant parce qu'ils estiment qu'il y a d'autres moyens de se réaliser et qu'être parent viendrait entraver leur liberté. Le choix de ne pas en avoir prend de l'ampleur en France, mais encore plus en Allemagne, en Italie ou en Angleterre, où le taux de fécondité est plus faible. Ce sont des sociétés plus traditionalistes où les femmes doivent davantage choisir entre avoir des enfants ou se réaliser professionnellement. Chaque pays met en place ses propres politiques familiales qui ont une influence sur la fécondité.

Finalement, la société ne réinvente-t-elle pas sans cesse le modèle familial ?

Jusqu'aux années 1960, le mariage fondait la famille. Depuis, on vit dans une logique différente avec cette idée que c'est la venue de l'enfant qui fait la famille. Ce qui change aujourd'hui, c'est que sa venue ne doit plus forcément passer par la norme dominante du couple hétérosexuel : il y a la possibilité de situations monoparentales, de maternités célibataires volontaires, de parentalité dans le couple homosexuel, et même des conventions de coéducation entre deux couples homosexuels féminins et masculins. Alors oui, on peut tout inventer.



Au-delà de la construction familiale, l'éducation suit-elle cette dynamique de rupture avec, par exemple, les écoles alternatives ?

Ces pratiques ont toujours existé, tout comme l'éducation religieuse qui perdure, mais elles restent minoritaires. Ces parents sont plutôt issus de milieux aisés avec un capital culturel relativement élevé et qui souhaitent que leur enfant ne rentre pas dans le modèle dominant. Tous ces comportements qui visent à s'écarter du schéma normatif ne touchent qu'une fraction de la population, même si elle fait beaucoup parler d'elle, parce qu'on met toujours plus en avant les facteurs de changements que de stabilité. Mais les changements espérés par ces parents restent partiels, il y aura toujours une tension entre le modèle des parents et la société car l'enfant puise dans les deux environnements pour se construire. Donc, même s'il y a une diversification des attitudes et des comportements, les règles culturelles ne s'effacent pas. ●



Sans enfant, vieillir autrement

En France, où l'injonction à la parentalité est prégnante, la part de personnes sans enfant à 50 ans représente près de 13 % des femmes et 20 % des hommes, selon l'Insee. Certains ne ressentent pas l'envie de vivre cette expérience, d'autres ne la vivront pas, bien que l'ayant souhaitée. Mais comment vieillir lorsque l'on décide de vivre sa vie en dehors de la norme dominante ?

**Lucie, 23 ans,
étudiante**

« M'imaginer enceinte n'a toujours rien de poétique, c'est presque une phobie. À l'école primaire, ça me dégoûtait. Aujourd'hui, je ne veux pas créer d'enfant au vu de l'état du monde face à la crise climatique actuelle. Je trouve ça égoïste. J'ai envie d'être mobile, de vivre à l'étranger, je ne le conçois pas avec un enfant. J'envisage une ovariectomie, poussée aussi par un risque de stérilité, et ça n'a rien de dramatique pour moi. Avoir un enfant est une limite personnelle et professionnelle, ça me prive de liberté. Mais ça ne me prive pas de famille, je n'en ai pas besoin pour en avoir une. »



**Lionel, 50 ans,
conducteur de car**

« La vie a fait que je n'en ai pas eu, pour l'instant, mais je peux toujours en avoir ! Être père, c'est un statut, un vécu, un repère partagé que je n'ai pas. C'est une expérience de vie à connaître, mais je ne sais pas si j'en ai besoin pour m'épanouir. Je ne sais pas trop non plus ce que j'ai à transmettre. Avec l'âge, j'ai une petite frustration, une gêne. Je me sens parfois en décalage en société, mais j'ai une vision trop normée pour envisager d'avoir un enfant sans partenaire. »

Le taux de natalité n'a jamais été aussi bas depuis 1946, indiquait en janvier le bilan démographique annuel de l'Insee. Les Français sont plus nombreux à retarder ou abandonner leur projet d'enfant. Déjà, en 2014, 5 % de la population en âge de procréer ne souhaitait pas se reproduire, d'après une étude de l'Institut national des études démographiques (Ined). Magali Mazuy, démographe et coauteure de cette recherche, estime que ce pourcentage pourrait être « en légère augmentation aujourd'hui, ce désir étant davantage revendiqué par les jeunes générations qui osent plus dire qu'avant qu'ils n'auront pas d'enfant ». Et les raisons sont multiples : écologie, indépendance, ambition professionnelle ou, simplement, absence d'envie. « Être parent n'est plus forcément associé à quelque chose de positif, les jeunes ont davantage conscience que ça représente beaucoup de sacrifices, tant sur le plan personnel que professionnel », reconnaît Virginie Rozée, sociologue à l'Ined. L'avancée du féminisme, encore, a bousculé le mythe de la femme féconde et de l'appel à la maternité, et ouvert la voie à de nouvelles trajectoires de vie pour les femmes.



Pascal, 58 ans
régisseur

« Je ne me suis jamais posé la question de savoir si je voulais des enfants, et je n'ai pas trouvé la personne pour me la poser. Je me le demande plus aujourd'hui par rapport à mes vieux jours, du fait de se retrouver seul, égoïstement, et de laisser partir la mémoire de la famille, ce qu'on m'a transmis, à la benne. Être père, grand-père, ce sont des moments que je ne connaîtrai jamais. J'ai profité de la vie en tant que célibataire, j'ai vécu autre chose. Finalement, je n'ai aussi pas eu ce désir car je suis un peu « casseur de rêve ». Ce n'est pas un mal de n'avoir personne après moi qui ne va pas bénéficier de la même vie que moi, dans l'opulence. Aujourd'hui, je n'en veux plus, je suis trop vieux. »

Les personnes sans enfant, *no kids, childfree*, ou peu importe leur nom, n'ont pas de genre, d'orientation sexuelle, de situation conjugale, ou de milieu social prédéfini, mais tous conçoivent leur vie comme un projet plus qu'un héritage à renouveler et expliquent s'épanouir grâce à d'autres moyens que la parentalité.

Nager à contre-courant du modèle normatif, celui de « faire famille » par la venue de l'enfant interroge « *parce qu'on prend comme une évidence que la personne regrettera et qu'elle finira par en avoir* », détaille la chercheuse. Par conséquent, l'absence d'enfant peut être subie quand elle n'est pas voulue. « *Pour certaines personnes, le désir d'enfant s'exprime comme le projet de vie faisant le plus sens, et ne pas pouvoir l'accomplir est extrêmement douloureux, ça vient toucher à la question de l'injustice et du deuil* », développe enfin Maya Le Clerre-Maraine, psychologue. La stérilité, l'opportunité du partenaire idéal et du bon timing, la stabilité financière, le contre-la-montre de la fertilité, peuvent, parfois, pousser à se résigner sur l'envie de devenir parent. ●

Armelle, 60 ans,
kinésithérapeute en milieu hospitalier

« Je n'étais pas contre l'idée d'avoir des enfants, mais je n'ai pas rencontré le partenaire pour. Avec mon compagnon actuel, on s'est rencontré trop tard, j'avais 39 ans et il n'était pas le père idéal. Je le vis bien, ça ne me manque pas, on peut tout à fait faire famille sans enfant. Je suis assez fataliste, et je me dis que si je n'en ai pas eu, c'est que je ne devais pas en avoir. »

Bettina, 31 ans,
rédatrice et créatrice de contenus

« Je n'ai pas envie d'être responsable d'un enfant, mais je ne suis pas contre le fait qu'il y en ait un dans ma vie, si c'est celui de mon partenaire et que je n'ai pas à porter quelconque charge mentale. Je ne ressens aucune pression familiale à en avoir et c'est hors de question que ça entrave ma vie et ma liberté. Je devrai bientôt me faire ligaturer les trompes et je ne doute pas. Si un jour j'ai envie d'avoir un enfant, je saurai vivre avec ce regret. Regretter des choses, ça fait partie de la vie. »





Elle a fait des bébés toute seule

Une famille monoparentale, formée par une femme déterminée de 44 ans grâce à deux monomaternités médicalement assistées : c'est le combat d'une vie, celui d'Audrey Page.

Elle court, court toute la journée. Audrey Page, fourrure grise et bottines noires, a 15 minutes de retard. Elle avait prévenu, ajoutant avec empathie dans son texto : « *Mettez-vous au chaud !* » Atablée dans un café aux rideaux rouges dans le quartier de l'opéra Garnier, au cœur du IX^e arrondissement de Paris, elle commande un allongé. « *C'est un peu la course, entre mes deux jobs et mes filles. C'est ça d'être mère toute seule !* », s'excuse-t-elle, précisant déjà n'avoir qu'une quarantaine de minutes de libre. Après quoi, il sera l'heure d'aller chercher Georgia à l'école, son aînée de trois ans. Tandis qu'à la maison, Anouk, six mois à peine, l'attend sagement avec April, sa nounou.

Audrey Page a donné naissance à deux enfants seule, bien entourée. Dans cette histoire, il n'y a pas de père, mais un jour, il y aura peut-être un beau-père, Audrey y croit. « *Je rêve d'une famille recomposée et j'y arriverai* », confie-t-elle. Cet objectif est une nouvelle case à cocher pour la mère de famille, elle-même fille unique, aux ambitions sans nulle autre limite que sa santé. Elle a toujours visé haut. Faire de grandes études ? Elle a été sur les bancs de Sciences Po. Voyager ? Elle a « *bourlingué* » à travers le monde avant la trentaine. Avoir un poste à responsabilité ? Elle est devenue directrice marketing pour des marques de luxe. Aucune peur ne l'immobilise, aucune injonction sociale ne la restreint, aucune construction patriarcale ne la contraint. Fonder sa famille ? Si elle n'a pas rencontré pas un homme désireux d'être le père de ses enfants, Audrey a fait sans.

Vers la monomaternité

Tout a commencé par une vitrification d'ovocytes. « *J'avais 36 ans, je me sentais encore jeune*

mais je rentrais dans la zone rouge de la fertilité », se rappelle la quadragénaire, ses téléphones personnel et professionnel sous les yeux. Alors tout juste séparée de son ancien compagnon, elle tourne la page de la relation qui a révélé son désir d'enfanter. « *J'aimais cet homme autant que son cadre familial* », reconnaît Audrey avec tendresse, « *mais il ne voulait pas être de nouveau père* ». Mettre au monde son propre enfant devient une obsession inconsciente, un « *besoin animal et viscéral* »*.

Audrey Page se retrouve confrontée à une réalité féminine qu'elle qualifie de « *sévère* » : l'horloge biologique. « *Il allait falloir courir comme un petit lapin dans la roue de la fertilité* », image-t-elle avec ironie. Alors, après plusieurs semaines de stimulation ovarienne et deux ponctions, 15 de ses ovules sont congelés. Une « *assurance-maternité* » à laquelle elle recourt quatre ans plus tard.

Une deuxième rupture lui fait franchir le pas en 2018. Cet homme, également père de trois enfants, ne souhaite pas, lui non plus, élargir sa descendance. « *Ma logique a été chronologique : avoir des enfants d'abord, puisque le temps m'était compté et ensuite rencontrer quelqu'un, car il est toujours temps.* » À 37 ans, sa décision est sans appel. En cet après-midi de décembre, Audrey laisse échapper un petit rire. Avant d'ajouter : « *Le challenge c'était de tomber enceinte, quoi qu'il en coûte.* » Pour ça, elle aura dépensé près de 30 000 euros.



Des grossesses hors-la-loi

À l'époque, la directrice marketing ne peut pas espérer concrétiser ce rêve en France. La loi n'autorise pas encore la procréation médicalement assistée aux femmes seules. Elle ne sera réformée qu'en 2021. Audrey franchit donc la frontière espagnole, et trouve une clinique de fertilité à Barcelone. « *J'aimerais que mes filles vivent à cheval entre Paris et Barcelone* », fantasme-t-elle, espérant s'offrir un bien immobilier dans la capitale catalane. Là-bas, elle devient cliente fidèle d'un hôtel, forcée de multiplier les allers-retours pour se rendre dans l'établissement de santé. Elle jongle entre ses rendez-vous professionnels et médicaux. Elle s'entoure de gynécologues français prêts à travailler avec des médecins catalans, et ce malgré l'illégalité. « *C'était une démarche hors-la-loi* », assume Audrey.

Sans partenaire, elle concède au don de sperme par un géniteur inconnu. Ses ovocytes sont dévitrifiés. Deux fécondations *in vitro* (FIV) se soldent par des échecs : « *Tout ça pour rien.* » Un mélange de tristesse, de frustration et de déception s'empare d'elle dans cette période difficile. Malgré l'énergie dépensée et l'épreuve mentale et physique que ce chemin vers la grossesse représente, elle ne baisse pas les bras. Sa ténacité est infaillible.

À 41 ans, Audrey saute à pieds joints dans un tout autre protocole. Nouvelle clinique, nouveau gynécologue, nouvel accompagnement psychologique. Elle veut maximiser ses chances, passe des heures sur des forums en ligne, recueille des conseils et favorise son bien-être. Au vu de son âge avancé, le taux de réussite en utilisant ses propres ovocytes est minime. Elle s'oriente alors vers le double don de gamètes. Ces tentatives de fécondation *in vitro* aboutissent à une grossesse gémellaire. Un seul embryon, de géniteur inconnu, survit. Audrey Page est enceinte, enfin.

Vers la parentalité

Le regard vers la rue, la mère de famille sourit : « *Je me sentais invincible.* » De sa grossesse, elle ne parle que du bonheur, passant presque sous silence les premières semaines douloureuses et nauséuses. « *Je mangeais tout le temps asiatique* », se souvient-elle. Un régime alimentaire qui s'explique par la proximité des restaurants coréens, japonais ou chinois, lotis dans sa rue. « *Ma fille adore ça d'ailleurs* », constate-t-elle avec amusement. Le 9 décembre 2019, Audrey met au monde Georgia, à Paris. Ces neuf mois et ce premier enfant ne nourrissent pas suffisamment son envie de faire famille. « *Dans le projet d'Audrey,*

« Le challenge c'était de tomber enceinte, quoi qu'il en coûte »

il y a toujours eu plusieurs enfants. Elle voulait absolument que ses enfants puissent, eux, connaître le plaisir de la fraternité », relate Renaud, un ancien collègue devenu ami. C'est ce qui motive la toute jeune mère à adresser une requête rare et exceptionnelle à l'établissement espagnol. « *Il restait du sperme dans l'échantillon de mon donneur, suite à quoi, j'ai demandé à la clinique de voir si la donneuse pouvait me refaire un don d'ovocyte.* » La clinique accepte. Grâce à une fécondation *in vitro* fructueuse, la mère de 44 ans est de nouveau enceinte. Anouk naît à Paris en juin 2022.

Anouk et Georgia sont « *des sœurs génétiques* ». Nul ne pourrait en douter. Audrey en est d'ailleurs fière. La plus jeune est le portrait craché de son aînée, à s'y méprendre sur les photos de naissance affichées au mur de sa chambre. « *La clinique n'a pas menti* », souligne la mère de famille aux cheveux blonds. Ses filles, elles, sont brunes et cela n'a, à ses yeux, aucune importance. « *Ce sont mes filles. Elles ont deux géniteurs, les donneurs, et n'auront toujours qu'un parent : c'est moi.* »

Mère et femme

Audrey Page fait désormais face à un nouveau défi : « *Élever [s]es filles.* » Convaincue qu'un deuxième pilier est nécessaire pour éduquer un enfant, elle a naturellement offert cette place à sa mère de 74 ans. « *Audrey est très enveloppante, extrêmement présente pour ses filles, parfois un peu trop !* », considère Nelly Page.

Dans ce cercle familial, les amis ont aussi été introduits. « *C'est une vision déconstruite de la famille qui repose sur un besoin fondamental que sont l'éducation et la transmission, et cela passe aussi par des figures masculines* », considère Renaud, devenu le parrain d'Anouk, qui voit en Audrey « *le futur de la parentalité* ». Il est rejoint par Aline Desbordes, amie depuis le lycée versaillais, lieu de rencontre avec la mère de famille. « *Sans s'en rendre compte, elle fait avancer les femmes, au niveau professionnel et maintenant parental* », considère-t-elle avec admiration.



« Ce sont mes filles. Elles ont deux géniteurs : les donneurs. Elles auront toujours un parent : c'est moi »

Pour la première concernée, « ça n'a rien d'héroïque ». Elle admet simplement qu'il faut être une femme indépendante pour le vivre.

Cela n'empêche pas les doutes. La mère de famille est inquiète, craignant le carcan sociétal normé. « J'ai déjà dit à ma fille qu'il y a plusieurs façons de faire des enfants : le papa et la maman qui se câlinent pour avoir une graine, mais aussi la maman qui va voir le médecin pour avoir une graine, ou deux papas qui s'aiment et qui ont une graine dans le ventre d'une autre dame... », liste-t-elle. Face à l'école et à la vision traditionnelle de la famille, elle va devoir s'armer. « J'apprendrai à mes filles à raconter leur histoire, sans animosité. Je ne veux pas que ça devienne une source de souffrance », admet Audrey.

Elle est investie, tout comme le sont ses proches, à voir ses filles grandir en toute sécurité affective, loin du regard inquisiteur de la société qui lui est parfois porté. Dans son appartement parisien, sobre avant que ne détonnent les vêtements roses et les jouets multicolores, Audrey apprécie la saveur d'avoir assouvi son désir d'être entourée de sa progéniture. Après une grossesse hors-la-loi, c'est cette famille hors des normes pour laquelle, optimiste, elle se lève chaque matin, depuis le lit qu'elle partage avec Anouk et Georgia. ●

*citation tirée de son livre, *Aller-Retour pour un bébé*





Assistants familiaux, des parents sous-entendus

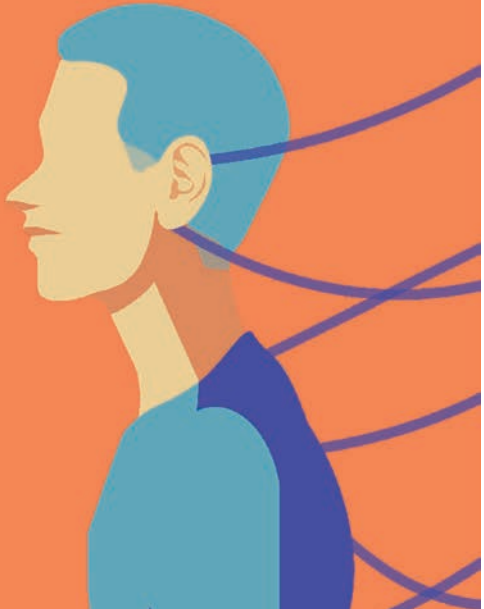
En France, 75 000 enfants sont placés en famille d'accueil^(*). Cette mesure de protection, en tête des modalités de placement, fait face à une crise de vocation. Les assistants familiaux, professionnels du secteur, demandent une meilleure reconnaissance des missions parentales qui leur sont confiées par les institutions.

pour pouvoir s'occuper, à son domicile, d'enfants qui lui sont confiés. « Désormais, je suis psychologue, cuisinière, éducatrice, maîtresse d'école, infirmière, taxi et j'en passe... » Un métier de l'humain à plein temps et aux multiples casquettes qui requiert une capacité toute particulière mais essentielle : la gestion du lien affectif.

En sous-effectif

Celles qu'on appelait autrefois « nourrices » ont, depuis la loi de 2005, acquis le statut de professionnels du social. Les assistants familiaux (ASFAM) sont désormais salariés des services départementaux de la protection de l'enfance : l'Aide sociale à l'enfance (ASE), le tissu associatif privé. Les ASFAM, ainsi chargés d'accueillir des enfants de moins de 21 ans en difficulté familiale, sont rémunérés en fonction du nombre d'enfants accueillis. Leur rémunération, d'au moins un Smic pour le premier enfant placé, varie selon les politiques départementales, et se voit réduit des indemnités d'entretien, autrement dit, des charges quotidiennes allouées au mineur.

Florence Valadez appartient aux 40 000 assistants familiaux (ASFAM) que comptait la France en 2020^(*). En trois ans, leur nombre a chuté de 4 %, les plongeant dans une crise sans précédent. Un constat qui fait dire au gouvernement, à travers la voix d'Ophélie Zeugmann, conseillère de communication de Charlotte Caubel, la secrétaire d'État chargée de l'Enfance, qu'il y a « urgence à agir ». La protection de l'enfance, qui compte deux employeurs rattachés aux départements, peine à embaucher. D'un côté, les services d'Aide sociale à l'enfance (ASE), de l'autre, le tissu associatif privé. Majoritairement féminine, cette branche du social subit le vieillissement de ses membres. Aujourd'hui, la moyenne d'âge s'établit à 54 ans. Cette carence structurelle n'est pourtant pas, et de loin, comblée par les nouveaux entrants. « La principale source de recrutement des familles d'accueil a toujours été le bouche à oreille dans le réseau amical et familial », remarque Philippe Fabry, éducateur à l'origine d'une thèse sur le placement. Un moyen de communication qui véhicule les difficultés liées au positionnement de l'assistant familial par rapport à l'enfant. Parent nourricier, parent de substitution, adulte référent, accompagnant, figure d'autorité ou d'attachement... Des qualifications nombreuses dévoilant la zone grise autour du rôle à jouer pour ces professionnels. Sylvie Ethève, elle, a tout de même franchi le pas en pleine période du Covid-19.



Au retour de l'école, Florence embrasse Lara^(**) sur la joue. Après un court échange, l'adolescente monte dans sa chambre. Pour la petite dernière, l'heure est aux devoirs. Jean, le mari de Florence, la prend alors sur ses genoux pour l'aider dans son exercice de maths. Une ambiance chaleureuse, que Florence Valadez s'efforce de cultiver, jour après jour, depuis qu'elle est devenue assistante familiale, il y a 15 ans. Ancienne enfant placée, elle raconte : « Je voulais retransmettre la chance que j'ai eu de grandir dans une famille bienveillante. » Après 300 heures de formation, elle a obtenu son diplôme d'État



À 50 ans, elle a été embauchée en mai dernier par le Département de la Réunion. « *Ma tatie est famille d'accueil, le développement d'une des enfants placés de ses 18 mois à ses 17 ans était incroyable* », atteste l'assistante familiale, qui pour l'heure, n'a qu'un seul agrément de placement. Malheureusement, la réalité est tout autre, et Sylvie Ethève déchantait rapidement. « *J'ai failli abandonner plusieurs fois* », explique-t-elle, durant l'année de son premier accueil. En cause : le manque de reconnaissance et d'accompagnement. Ces revendications sont unanimes dans la profession.

Une routine sous tension

« *Une adolescente de 16 ans a fugué après deux jours chez moi. J'ai appelé l'astreinte du service, ils m'ont dit de contacter la gendarmerie, et qu'ils s'en chargeraient le lendemain* », relate Sylvie Ethève avec colère. Son mari et son fils l'ont aidée à chercher, en vain, la jeune fille jusqu'au milieu de la nuit. Elle était retournée chez sa mère. L'assistante familiale a immédiatement rompu le contrat, et refusé tout placement d'enfant de plus de 12 ans. « *Je ne veux plus entraîner mon fils dans ce genre de danger.* » Entre quotidien anxiogène et mauvaise influence, Sylvie Ethève a un palmarès déjà bien fourni de situations préoccupantes. « *Lorsque Ménéa, qui m'était confiée, a perdu sa maman, je me suis retrouvée démunie et seule. Elle a été suivie par un psychologue, mais pas notre famille, alors que nous vivions avec elle. C'est vraiment dur de gérer le deuil d'une petite fille de neuf ans* », reconnaît-elle, s'accusant presque d'avoir été incompétente. Être accompagné relève pourtant de la nécessité. « *C'est un métier où on peut rapidement s'isoler et se voir envahi par les troubles de l'enfant* », souligne Philippe Fabry, éducateur spécialisé dans le social. « *Pour que ça marche, il doit y avoir tout un réseau autour.* » Cet entourage professionnel se tisse avec les autres travailleurs de l'ASE, éducateurs spécialisés, psychologues et assistantes sociales. Ils peuvent également endosser la fonction de référent, chargé de l'accompagnement de l'enfant et de sa famille. Dans les faits, ils sont critiqués par les assistants familiaux pour être trop souvent déconnectés de leur réalité, voire accusés de rester dans des bureaux sans entendre les voix de leurs collègues. Un regret émis par l'union fédérative nationale des associations de familles d'accueil et d'assistants maternels (UFNAFAAM). « *Il y a parfois des numéros*

d'urgence, parfois pas, et ce ne sont pas des services 24/24. Parfois, du vendredi soir au lundi, il n'y a plus personne, et c'est à nous de gérer tout seul », réprovoque Sandra Onyszko, directrice du développement de l'association.

Les ASFAM rencontrent la même difficulté quand il s'agit d'être consultés. « *Les calendriers de suivis de l'enfant doivent être faits en concertation, mais là encore, on m'envoie un mail avec un planning qui ne tient pas compte de mes impératifs personnels et sans me demander mon avis* », déplore Sylvie Ethève. La loi de 2007, renforcée par celle du 7 février 2022, encadre pourtant l'exercice en intégrant les ASFAM dans la construction du projet pédagogique. « *Il ne suffit pas de le décréter, il faut que cela se traduise par une évolution concrète des pratiques et des organisations. J'y serai vigilante* », a indiqué la membre du gouvernement Charlotte Caubel, à travers la voix de sa conseillère. « *Le problème, c'est que ces textes sont rarement appliqués, il faut les moyens pour ça* », rend compte Muriel Daniaux, assistante sociale et ancienne référente pour le département du Nord. Mais l'ASE peine à bien faire son travail, surchargée de dossiers et en manque d'effectif.

Des affinités sous le radar ?

Quand ce n'est pas la disponibilité qui est remise en cause, ce sont les directives. Des orientations et un certain nombre de décisions seraient prises contre l'avis de l'assistant familial, pourtant au contact direct de l'enfant. Un fonctionnement qui place l'assistant familial comme simple exécutant, un sous-traitant à défaut d'être un véritable acteur de la protection de l'enfance. « *On nous dit qu'il ne faut pas s'attacher, on va même jusqu'à me dire de laisser pleurer l'enfant pour qu'il extériorise. Et puis on ne nous écoute pas quand on considère qu'un retour dans la famille biologique ne lui sera pas bénéfique* », dénonce Sylvie Ethève, à qui son service a déjà reproché sa tendresse. « *C'est impossible de faire ce métier sans créer de lien* », considère-t-elle. Une position partagée par

Sandra Onyszko, dont l'association représente plus de 6 000 assistants familiaux. « *Tout ça provoque une perte de sens, alors qu'on le fait pour ça à 90 %* », conclut la directrice de développement. Cathie Beuzeboc, directrice adjointe à la protection de l'enfance dans les Hautes-Alpes, considère à son tour que « *les assistants familiaux ne doivent pas adopter un rôle de parent en tant que tel, leur posture reste professionnelle. Mais dans un contexte de vie sécurisant pour l'enfant, ils ont bien une place : la figure d'attachement.* »

Cette distance entre enfant et adulte que l'ASE imposerait interroge sur la qualification même de la profession. L'assistant familial remplit, indirectement, un rôle parental : celui d'accompagner l'individu dans sa jeunesse, en clair, de lui apporter de quoi se développer. « *La famille d'accueil est une richesse pour l'enfant, c'est un modèle familial, et je dis bien familial avant d'être éducatif* », définit Sandra Onyszko. « *Ils sont là pour les aimer* », pense-t-elle à contre-pied de certaines consignes. Le chercheur Philippe Fabry regrette que cette vision n'ait pas pris racine en France. « *Alors qu'en Belgique, en Suisse, en Allemagne, le Code civil considère les familles d'accueil comme des parents nourriciers (adulte garantissant la fonction éducative et affective, nldr), et leur donne des droits à ce titre, le droit français les ignore. En France, il y a un fort déni de la parentalité* », affirme le chercheur. Un constat qui tire ses origines dans la culture, plaçant le lien de filiation au centre et la famille d'accueil dans le flou. Pourtant, les parents de sang, qui assurent la fonction de parenté légale, autrement dit l'autorité parentale, n'assument pas suffisamment leur rôle. C'est ce qui entraîne la prise en charge du mineur, dès lors que les besoins ne sont plus comblés. Ce non-respect des obligations parentales devrait, pour de nombreux acteurs du secteur, induire une perte de droits et d'aides financières et, à l'inverse, en octroyer davantage à l'assistant familial. Baladé entre ses deux familles, l'enfant peut subir un conflit de loyauté devenant véritable frein à la réussite du placement. Laura Gour, psychologue en charge d'enfants placés, le constate : « *Certains d'entre eux appellent parfois leur assistante "maman" et n'arrivent pas toujours à bien s'y retrouver.* »

Concrètement, cette culture française se solde par le retour dans la famille d'origine, donné comme priorité. Un objectif qui favorise les placements courts et les allers-retours de l'enfant, quitte à créer un environnement que les assistants familiaux considèrent comme néfaste. « *Le refus de notre système d'envisager des accueils longs, voire, d'emblée définitifs, place les enfants, les familles d'accueil et les parents bio-*

« La famille d'accueil est une richesse pour l'enfant, c'est un modèle familial, et je dis bien familial avant d'être éducatif. Ils sont là pour les aimer »

logiques, dans un provisoire permanent, source d'une grande insécurité », précise, Philippe Fabry. La fin d'un placement n'est néanmoins pas toujours synonyme de rupture avec la famille d'accueil. Lorsque chacun est parvenu à trouver sa place, le lien peut perdurer entre l'adulte référent et l'enfant, ayant parfois atteint sa majorité. « *Ménéa m'a appelée hier, elle est rentrée chez son papa. Elle m'a demandé de venir passer des vacances chez nous* », raconte Sylvie Ethève, qui la considère à jamais comme un membre, de passage, de sa famille. Une illustration, relativement fréquente, qui donne du sens au premier mode de placement en France. Des rencontres touchantes qui rendent compliqué le départ en retraite de Florence Valadez, et qui poussent Sylvie Ethève à continuer même si elle dit avancer seule, insuffisamment reconnue par les institutions. ●

(1) D'après les derniers chiffres de l'Observatoire national de la protection de l'enfance (ONPE) en 2020

(2) Le prénom a été modifié

(3) Donnée la plus récente, selon la dernière enquête menée par la DREES sur l'aide sociale en 2021



L'école de la vie pour éducation

Au nord de l'Ariège, l'écolieu Terr'Azil réunit des parents qui expérimentent d'autres façons d'éduquer leurs enfants, loin de l'école. Ensemble, depuis trois ans, ils partagent leur quotidien, au plus proche de la terre, de leur rythme et de leurs émotions.



Noémie et son fils Nako jouent au Skyjo dans le dôme familial. © PHOTOS Léa Delaplace

Nichée dans les hauteurs de la montagne, au-dessus du village du Mas-d'Azil, une vingtaine de néoruraux a trouvé refuge sur l'immense terrain d'une vieille ferme. S'ils partagent des moments de vie en communauté, chaque foyer vit dans son propre habitat léger, des yourtes et des dômes écolos composés de bois et de toiles, disposés ci-et-là, au beau milieu des champs. Installée au chaud de sa charmante et lumineuse maison en forme de bulle, Noémie, 34 ans et cofondatrice du lieu, raconte d'une douce voix : « *On voulait créer quelque chose à l'échelle de l'école de la vie, de plus respectueux des humains, que nos enfants n'aient pas besoin d'aller à l'école parce qu'ils auraient déjà leurs groupe d'amis dans lequel évoluer.* »

À Terr'Azil, tout le monde mène sa journée comme il l'entend. Les adultes, dont la majorité bénéficie du revenu de solidarité active, vaquent à leurs occupations personnelles ou professionnelles. Les enfants, eux, sont libres de faire ce qui leur plaît, sans aucun planning ni obligation. Ce matin, Noémie reste à la maison, aux petits soins de son fils Nako, quatre ans et demi, encore allongé sur le lit à regarder des dessins animés sur le téléphone. À l'approche de midi, il se lève, les cheveux blonds tout ébouriffés, pour confronter sa mère au Skyjo, un jeu de cartes grâce auquel il a récemment appris à compter. « *Nous avons une croyance et une confiance forte que les apprentissages sont autonomes et qu'ils se font partout, dans toute situation, toute interaction et*

toute découverte », développe la jeune femme, le visage moucheté de tâches de rousseur.

Un peu plus loin, l'équipe du « *mardi sauvage* », la sortie hebdomadaire en forêt pour se connecter à la nature, s'anime dans le froid. Trois enfants d'environ cinq ans, emmitouffés dans leurs manteaux sont assis sur des rondins de bois autour d'Elsa, une habitante de 32 ans à l'origine de l'activité. Le trio écoute attentivement son mentor du matin. « *Avez-vous déjà entendu parlé du Minotaure et du fil d'Ariane ? C'est l'histoire de...* », commence-t-elle. Une fois la légende contée, elle les invite à participer à l'exercice suivant : suivre un fil rouge, tendu entre deux arbres, les yeux bandés. À travers d'autres jeux, Elsa les guide dans leur éveil des sens, d'observation, d'écoute de soi et de son prochain. Plus tard dans la journée, la trentenaire initiera les deux plus grands à l'étude de crânes d'animaux. Un cours de biologie version grandeur nature.

L'école à la maison...ou presque

Presque aucun des huit enfants n'est inscrit à l'école. L'instruction étant obligatoire, elle se fait donc à la maison. Enfin presque car, en réalité, « *on ne fait pas grand-chose pendant onze mois, et le dernier mois avant l'inspection, c'est le rush* », avoue Tuân, 13 ans, sans stress à la veille de son inspection. Le jeune ado, son bâton de pistage animalier dans les mains, affirme avoir réussi à apprendre quasiment tout le programme de son année scolaire. À Terr'Azil, l'objectif n'est pas de reproduire le modèle d'enseignement traditionnel, considéré comme inadapté au rythme infantile. Noémie revient alors sur l'expérience de son fils de neuf ans, Itzae, qui n'a appris à lire que l'an dernier. « *J'aurais pu insister et le presser mais je l'ai laissé faire et aujourd'hui, il lit et écrit comme les autres enfants de son*

âge », défend-elle, le ton assuré mais toujours calme. Elle reconnaît, non sans honnêteté, qu'elle n'a pas voulu « *rentrer dans ce système* », celui de l'Éducation nationale, dont elle a tant entendu parler – notamment de ses problématiques – par ses deux parents instituteurs. Pour Gisèle, sa mère, retraitée et doyenne du lieu depuis deux ans, l'instruction en famille (IEF) lui paraît désormais naturelle, malgré ses appréhensions du début. « *Ils sont heureux ici, et ils sont moins formatés, moins devant les écrans que leurs cousins en banlieue parisienne* », remarque la septuagénaire. Seul bémol pour elle : ils ne sont pas suffisamment au contact de la mixité sociale. Sélias, trois ans et demi, ira prochainement dans une école alternative, quatre matins par semaine. Ses parents ont essuyé un refus de la Direction des services départementaux de l'Éducation nationale (DSDEN) de l'Ariège pour l'instruction en famille, « *malgré plusieurs recours et la cohérence du projet pédagogique porté par Terr'Azil* », regrette sa mère Claire, 38 ans. Depuis 2022, la légalisation impose de demander une autorisation pour dispenser l'IEF. Avant il suffisait de le déclarer. Un changement qui dérange certains habitants. « *Ils sont quand même en train de dire que nos enfants ne sont pas nos enfants, mais ceux de la République et que, petit à petit, les parents n'ont plus aucun pouvoir sur leurs enfants et sur la manière dont ils ont envie de faire vivre leur famille* », déplore la cofondatrice.

Parentalité partagée, entre famille et tribu

À Terr'Azil, le collectif et la famille sont placés au centre, pour le plus grand bonheur d'Itzae, la capuche noire posée sur ses cheveux emmêlés. « *Je peux voir mes parents et être avec eux tout le temps* », admet-il avec candeur. En début d'après-midi, le soleil réchauffe l'herbe où les enfants s'amuse, chaperonnés par Noémie, Claire et Adrien, un bénévole recruté pour les accompagner quotidiennement dans leurs activités. Le petit Sélias aux bouclettes brunes se promène le ventre à l'air. Rapidement, délesté de tout vêtement, il se met à courir, nu comme un ver, jusqu'au trampoline. « *C'est ça que j'aime ici, les laisser faire !* », confirme Claire en riant, le regard attendri. Les habitants se passent le relais du surveillant chaque jour, à tour de rôle. De quoi offrir aux enfants plusieurs référents qui ne sont pas de leur sang. « *On fonctionne comme une petite tribu. On se considère comme des amis, avec certains presque comme une famille élargie, formée autour d'un même projet* », rapporte Claire. Un projet avec une vision commune : revisiter sa posture d'adulte face aux plus jeunes. « *Ce n'est pas toujours facile à gérer, mais j'explique souvent à Sélias que j'apprends moi aussi à grandir et à être parent* », confie-t-elle. C'est dans ce cadre ariégeois marginal qu'ils ont tous choisi, depuis trois ans, d'instaurer un autre modèle et d'apprendre, selon leur devise, à « *grandir ensemble naturellement* ». ●



Des poupées de laine fabriquées par les enfants.



PLIER

LE FUTUR



« La question de l'héritage nous concerne tous »

Facteur déterminant dans l'ascension sociale des individus, la part de l'héritage ne cesse de croître en France, rapporte l'économiste Nicolas Frémeaux, qui souligne les conséquences de cette tendance en matière d'inégalités dans la société et invite à repenser la fiscalité.

Propos recueillis par Lucas Rojouan



Maître de conférences à l'Université Paris II Panthéon-Assas, Nicolas Frémeaux s'intéresse aux inégalités et à l'économie de la famille. Il est l'auteur du livre Les Nouveaux Héritiers (Seuil, « La République des idées », 2018).

La part de l'héritage s'est-elle accrue dans notre société ?

Le patrimoine total des Français est composé aujourd'hui de deux-tiers d'héritage et d'un tiers d'épargne. Des proportions inversées aux années 1970. Lorsque l'on parle de patrimoine, on parle donc avant tout d'héritage. Il détermine en grande partie les inégalités de patrimoine. La question de l'héritage nous concerne tous, d'autant que nous vivons dans une société où les inégalités s'accroissent.

Peut-on parler d'un retour à une société d'héritiers ?

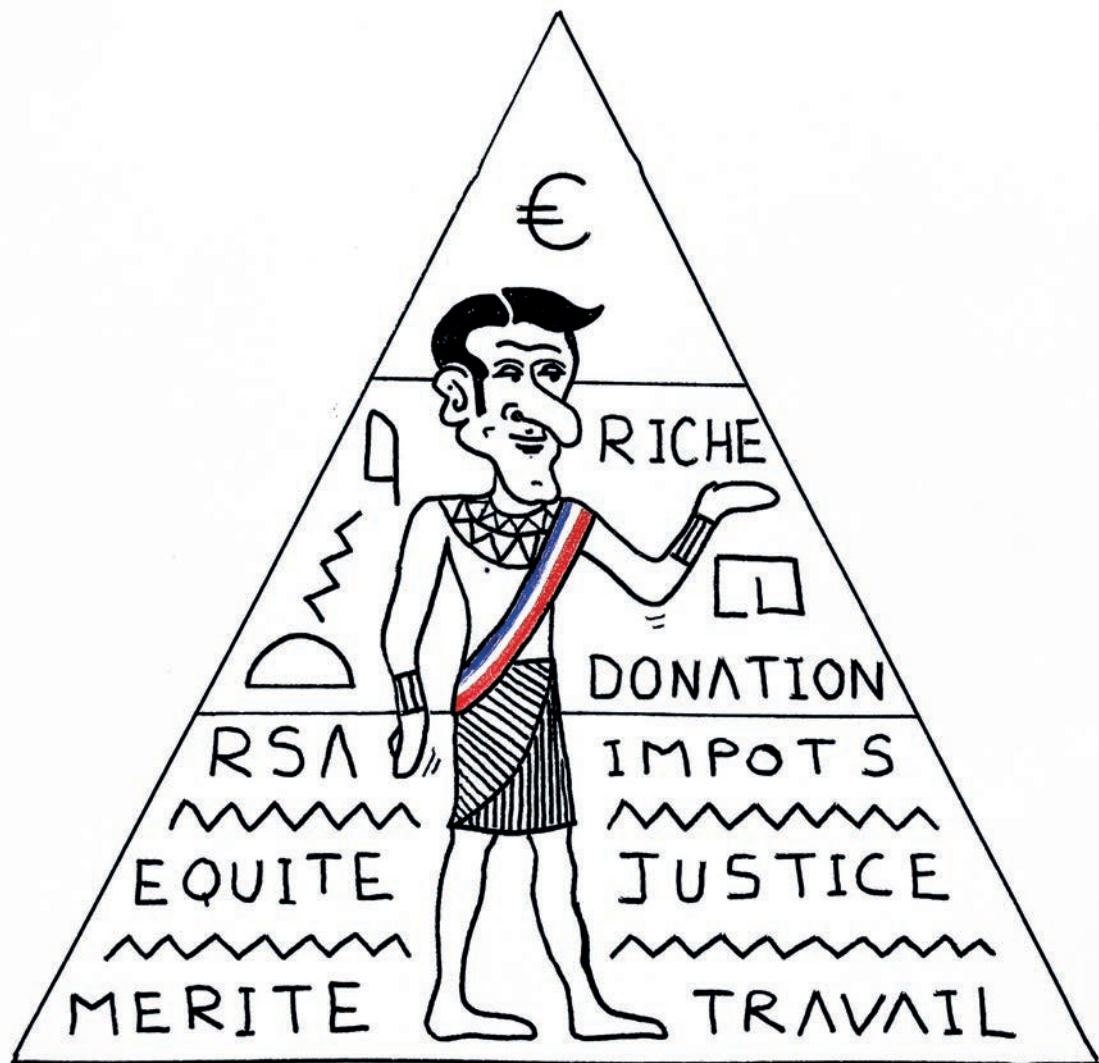
Le patrimoine met du temps à s'accumuler et nécessite d'être regardé sur le long terme. Des économistes comme Thomas Piketty ont observé une chute des héritages au cours de la première moitié du XX^e siècle. Une conséquence de la crise des années 1930 et des deux guerres mondiales. Elles ont détruit beaucoup de patrimoines et il n'y avait donc plus grand-chose à hériter jusqu'à leurs reconstructions durant les Trente Glorieuses. On assiste désormais à un retour de l'héritage qui tend à rejoindre les courbes observées au XIX^e siècle. Cette société n'est pas celle de l'Ancien Régime mais pourrait s'en rapprocher, si la tendance observée venait à se prolonger. Le poids de l'héritage est donc bien plus important pour les jeunes générations que pour celles de leurs grands-parents.

« Une société où il vaut encore mieux hériter plutôt que mériter »

En matière d'inégalités, quelles sont ses conséquences ?

Ce retour de l'héritage change à la fois le niveau et la forme des inégalités. On s'attend ainsi à voir plus de rentiers parmi les nouvelles générations. Avec l'espérance de vie qui augmente, on hérite aussi de plus en plus tard même si des incitations à transmettre de son vivant existent.

Mais ces donations concernent moins de 10 % de la population, car tout le monde n'a pas les moyens de donner de son vivant. La plupart hérite d'ailleurs de peu et seulement lors d'un décès. Le patrimoine reste enfin concentré, mais les inégalités actuelles ne sont plus celles du XIX^e siècle. La classe moyenne peut transmettre sa résidence principale ou du capital, c'est un vrai changement.



L'impôt sur les successions reste impopulaire alors qu'une majorité de Français en est exonérée. Comment l'expliquer ?

En effet, il est majoritairement rejeté en France, où près de 85 % des transmissions entre parents et enfants en sont exonérées. La méconnaissance qu'ont les Français de l'héritage et de son imposition en général serait une explication. Ils ne se rendent pas compte que cet impôt n'est pas confiscatoire et qu'une majorité ne paye rien, soit parce qu'elle n'a pas grand-chose à transmettre, soit parce qu'elle a recours à de l'optimisation fiscale. Vient ensuite l'argument moral. Taxer l'héritage reviendrait à taxer le deuil et la famille d'une manière plus générale. On note un vrai décalage entre les arguments économiques et politiques en sa faveur et ce dernier qui expliquerait son rejet.

La fiscalité des successions mérite-t-elle d'être repensée ?

En France, les taux affichés sont très élevés mais rarement appliqués, car il existe plusieurs moyens de réduire la facture. C'est notamment le cas des niches fiscales comme les assurances-vie. Elles aideraient à financer l'économie réelle mais cela mériterait d'être réévalué. Dans une société

où il vaut encore mieux hériter plutôt que mériter, réformer la fiscalité des successions permettrait d'introduire plus d'égalité des chances d'un point de vue patrimonial. Revoir l'architecture fiscale dans son ensemble constituerait aussi une autre piste. L'idée serait de ne plus taxer les successions lors du décès, mais tout au long de

la vie. Quant aux taux d'imposition, ils varient selon qu'on hérite en une ou plusieurs fois et en fonction de la nature des biens reçus. Il serait sain que, sur des héritages identiques, on paye tous la même chose.

50%

de Français héritent de moins de 70 000 euros de patrimoine tout au long de leur vie, et parmi eux une large fraction n'hérite de rien d'après le Conseil d'analyse économique (CAE, 2021)



L'héritage en huit dates

1791. L'impôt sur les successions est créé après la Révolution française pour limiter le poids de l'héritage familial au nom des nouveaux principes d'égalité et de fraternité

1870 - 1940. La III^e République renforce la fiscalité française en créant l'impôt sur le revenu et en introduisant l'idée de progressivité de cette taxe jusqu'en 1901

Fin du XIX^e s. John Stuart Mill, Émile Durkheim et Mikhaïl Bakounine théorisent l'héritage à l'origine d'inégalités, car il empêcherait l'individu d'acquérir une position sociale par son seul mérite

Après 1945. La fiscalité des transmissions est revue pour aider à la reconstruction du pays. Des abattements et des exonérations naissent et resteront jusqu'à l'arrivée de la gauche au pouvoir

À partir de 1981. Sous François Mitterrand, les tranches d'imposition augmentent. La plus élevée étant fixée à 40 % en 1983

2007. 95 % des successions deviennent non taxables sous le mandat de Nicolas Sarkozy

À partir de 2012. François Hollande édulcore les réformes de son prédécesseur. Des niches, abattements et dispositifs spéciaux s'accumulent, les plus aisés s'expatrient et recourent à des stratégies fiscales

2022. Emmanuel Macron promet de baisser les droits de succession, mais la majorité repousse la réforme faute de moyens budgétaires

Ce retour de l'héritage pourrait-il freiner la croissance économique du pays ?

Un héritage conséquent aurait un effet désincitatif sur l'entrepreneuriat et le travail. Cet argument a été mis en avant par les philosophes libéraux du XIX^e siècle mais on le retrouve peu dans le débat public aujourd'hui, tout comme celui, plus politique, du renouvellement des élites, l'héritage pouvant générer de l'immobilité sociale. Si l'on raisonne au niveau macro-économique, oui, cela poserait un problème car la société se priverait de talents et de force de travail. Mais ce lien n'est pas clair et serait plutôt à rechercher dans le fait que les inégalités, liées ou non à l'héritage, jouent sur la santé des individus et ne sont généralement pas un accélérateur de croissance.

©Claire Sicard

Pourquoi ces mesures trouvent-elles aussi peu d'écho dans le débat public ?

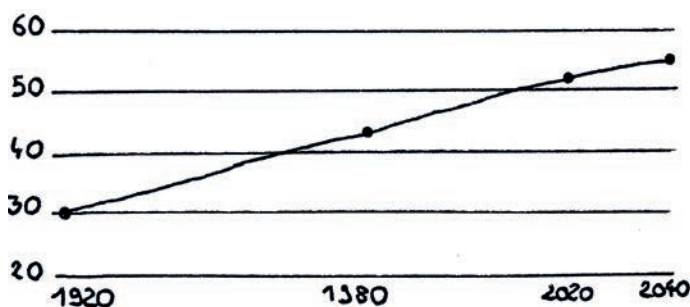
Les politiques préfèrent traiter de sujets plus consensuels avec leur électorat. Contrairement à la campagne présidentielle de 2017, chaque candidat détenait en 2022 des propositions sur ce thème dans son programme. À droite, où j'inclus Emmanuel Macron, la tendance était de faciliter ces transmissions en diminuant les taux d'imposition et en favorisant les donations. À gauche, avec des nuances, la volonté reste de rendre la fiscalité des successions plus progressive. On retrouve donc une véritable opposition sur ce thème, trop souvent perçu comme secondaire.

Comment sortir de cette impasse ?

En Suède et aux États-Unis, des expériences ont démontré que l'impôt sur les successions devient plus populaire auprès des individus dès l'instant où ils parviennent à se situer dans la hiérarchie des patrimoines et savent ce qu'ils vont payer derrière comme impôts. Les médias et les économistes ont donc un travail de péda-

L'âge moyen des héritiers en France ne cesse de croître

L'âge moyen des héritiers en ligne directe est passé de 30 ans en 1920 à 52 ans en 2020. L'âge moyen au décès est quant à lui passé de 60 ans à 80 ans. Selon des experts, l'âge moyen des héritiers français sera de 55 ans en 2040.



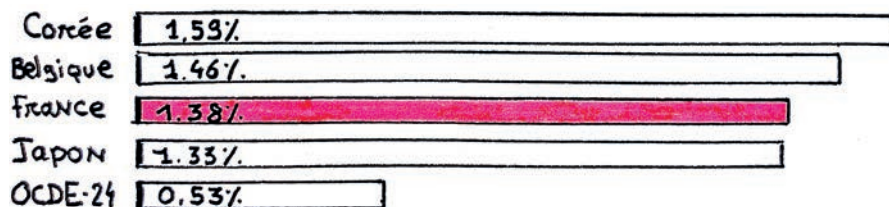
- Âge moyen des héritiers

Source : Thomas Piketty, Paris School of Economics (PSE). ©LR

gogie à faire sur ce sujet. L'enjeu n'est pas seulement de réformer l'impôt mais de savoir ce qu'on pourrait faire avec ses recettes nouvellement perçues. Elles pourraient servir à baisser d'autres impôts et à aider à financer les retraites. Ou bien, la transition énergétique. ●

Pays de l'OCDE qui imposent le plus les héritiers

La France est le 3^e pays de l'Organisation de coopération et de développement économiques (OCDE) qui impose le plus les successions. Il se situe au-dessus de la moyenne européenne puisque la part de l'impôt sur les successions et donations en 2019 représente 1,38% du total de ses recettes fiscales.



Sources : OCDE. ©LR



« La science-fiction est une littérature d'alerte »

La science-fiction, c'est notre présent. Celui qui défile seconde après seconde. Isaac Asimov n'avait-il pas déjà considéré le confinement dans *Face aux feux du soleil*, en 1957 ? Les auteurs de science-fiction n'ont-ils pas anticipé, depuis de nombreuses années, l'apocalypse écologique annoncée ? À tort ou à raison, George Orwell est aujourd'hui considéré comme un prophète. Pour Xavier Dollo, auteur de la bande dessinée *Histoire de la science-fiction* (2020), ces conteurs ont surtout projeté leur propre réalité dans une myriade de possibles futurs.

Propos recueillis par Adrien Bacon



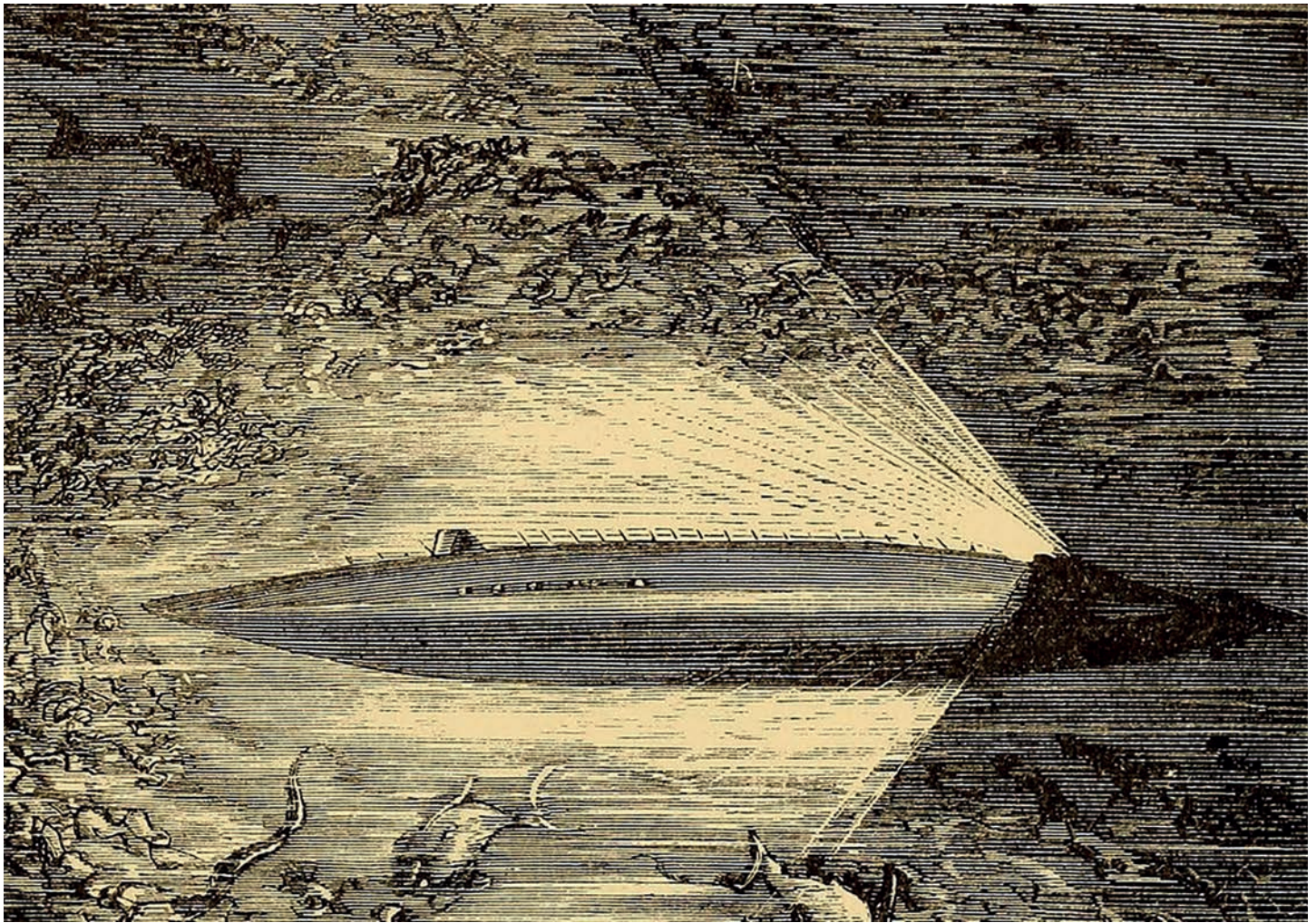
Xavier Dollo, nom de plume Thomas Geha, est auteur de science-fiction, libraire et professeur à l'université Rennes II. Il publie son premier roman *A comme Alone* en 2005. Il gagne le prix Rosny aîné, en 2013 et le Prix Imaginales, en 2020. La même année, il sort *Histoire de la science-fiction* en bande dessinée.

Dans votre *Histoire de la science-fiction*, vous citez John W. Campbell, écrivain et surtout éditeur-roi de l'âge d'or du genre des années 1930 à 50 : « *Des efforts d'extrapolation prophétique doivent être mis en œuvre. Nous devons prédire de nouvelles sciences sociologiques.* » La science-fiction en dit-elle plus sur notre présent que sur notre futur ?

La science-fiction est en prise avec le réel, d'autant plus qu'elle extrapole sur des sciences nouvelles ou sur des sciences qui sont en train de se formaliser. La plupart des auteurs qui ont écrit de la science-fiction sont aussi des gens curieux. Il suffit de prendre Jules Verne qui était passionné par les progrès techniques de son temps. C'est grâce à ça que l'on a pu découvrir « le Nautilus », une invention qui paraissait novatrice pour l'époque, alors qu'elle préexistait déjà dans la recherche scientifique. Quant à Campbell, il avait suivi des études scientifiques, mais peu abouties. Il s'intéressait à la science par la fiction, il pensait que le genre était capable d'amener bien plus qu'un simple divertissement avec des Martiens qui venaient envahir la Terre. Cette littérature devait apporter selon lui une solidité scientifique et philosophique à un courant littéraire.

Que pensez-vous de l'instrumentalisation politique de *1984* (1948) de George Orwell ?

C'est l'un des aspects percutants de la science-fiction. Quand l'un des auteurs a eu « raison », on a tendance à penser qu'elle est prophétique. Or, elle n'est pas prophétique, elle peut parfois tomber juste. Si une œuvre semble toucher du doigt de nombreux points sensibles, qui se révèlent plus ou moins exacts des années plus tard, on parle de prophétie, mais ces auteurs n'ont eu raison que par leur réflexion. Ce n'est issu que de faits amenés par une certaine logique. La force de ces œuvres, c'est que 50 ans, 80 ans plus tard, elles résonnent toujours par leur intelligence. *Le meilleur des mondes* d'Aldous Huxley (1932) ou *1984* ont été pertinentes et elles le sont encore aujourd'hui.



Le « Nautilus » de Jules Verne, imaginé par les illustrateurs Alphonse de Neuville et Édouard Riou en 1875. ©Creative Commons

Ainsi, la science-fiction aurait une fonction pédagogique ?

Je crois sincèrement qu'elle est une littérature d'alerte. On peut le voir actuellement par la science-fiction contemporaine qui alerte abondamment sur le climat et l'environnement. C'est un genre littéraire qui est si impliqué dans son réel qu'il ne peut être qu'un des meilleurs outils d'alerte. De plus, ne voulant pas se prétendre pamphlétaire, le genre a pour lui le ressort de la fiction afin de faire passer la pilule. C'est avant tout un divertissement, avec des auteurs souhaitant diffuser leurs engagements.

On parle de la fiction, mais l'avancée scientifique est-elle encore un moteur d'action pour le genre ?

Bien sûr. Au premier abord, « *science-fiction* » est un mot-valise qui paraît un peu inapproprié. On a l'impression d'avoir un oxymore. Je ne suis pas d'accord. « *Science* » et « *fiction* » ne sont pas des mots scellés l'un à l'autre pour rien.

La science-fiction extrapole des idées et elle essaye d'imaginer des choses par rapport aux évolutions scientifiques, comme dans le *cyberpunk* avec l'arrivée de l'informatique ou le développement des nanotechnologies. Elle s'en est emparée tout de suite afin de créer de nouvelles histoires. Elle est parfois même en avance.

La fiction permet d'imaginer des mondes qui n'existent pas, mais aussi d'imaginer des mondes qui pourraient voir le jour. Dans ce cas, c'est la science qui rattrape la fiction.

Vous expliquez qu'au départ, en France, la science-fiction a eu du mal à se développer. Qu'en est-il aujourd'hui ?

Pour moi, elle est très dynamique, comme toutes les littératures de l'imaginaire dans le pays. Elles sont de plus en plus influentes, en témoigne le nombre d'œuvres que l'on retrouve dans des collections de littérature générale. Récemment, on peut citer Hervé Le Tellier avec *L'Anomalie* (prix Goncourt 2020, ndlr).



« La force de ces œuvres, c'est que 50 ans, 80 ans plus tard, elles résonnent toujours par leur intelligence »

On évoquait les grandes avancées scientifiques, maintenant tous les auteurs mettent du quantique dans leurs écrits. *Idem* pour les histoires de monde parallèle ou de récits qui mêlent plusieurs vies d'une même personne mais sur différents plans de réalité. Aujourd'hui, cela passe très bien pour tout type de lecteur !

Parce que les lecteurs quinquagénaires les lisaient durant leur adolescence et les ont aujourd'hui intégrées ?

Tout à fait, toutes ces générations qui ont lu dans les années 1970-80 ont beaucoup profité du fait que cette littérature paraissait dans les éditions de poche sans marquage « science-fiction ». On découvrait alors des textes de Clifford D. Simak, d'Isaac Asimov, de Robert Heinlein ou de Theodore Sturgeon... Des ouvrages qui se vendaient parfois à 150 000 exemplaires. Ces générations les ont lus et ont surtout intégré ces idées de science-fiction dans leur quotidien.

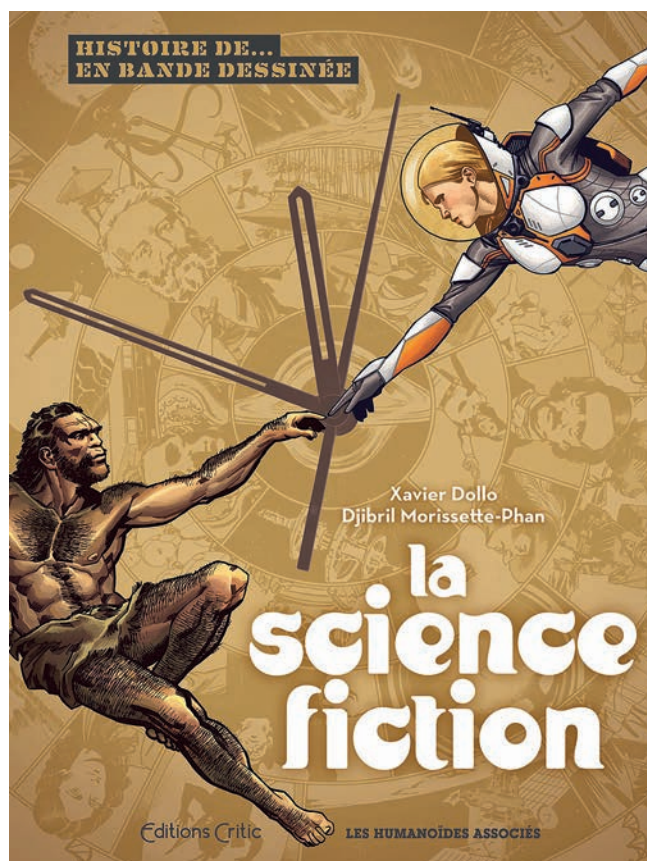
Pourquoi la bande dessinée était, selon vous, un média opportun pour raconter l'histoire de ce courant ?

La bande dessinée est devenue l'un des supports les plus représentatifs pour raconter une histoire. Le fait que la BD puisse synthétiser un propos ne veut pas dire qu'elle l'appauvrit. Le dessin est là pour formaliser des idées et mieux les transmettre.

Personnellement, j'ai toujours été dans la transmission par mes divers métiers en tant que libraire, auteur, éditeur et professeur... Je trouvais que ce projet ne pouvait être réalisé qu'en images. La bande dessinée est un outil phénoménal.

Avec la recrudescence de films de super-héros, de séries TV ou de jeux vidéo, y a-t-il un avenir littéraire pour la science-fiction ?

Le transmédia est l'avenir. L'écriture est toujours au centre du processus de création. Un jeu vidéo doit être écrit, une BD doit être écrite, un jeu de société doit être écrit... À mon sens, l'écriture passera toujours par la littérature. Ce n'est pas ce qui se vend le mieux, mais c'est peut-être le plus stable. Les gens lisent de moins en moins mais ce n'est pas irréversible. Ce sont des équilibres à trouver. Beaucoup d'auteurs de l'imaginaire sont d'ailleurs débauchés pour aller travailler dans ces nouveaux médias. J'en suis la preuve ! ●



Histoire de la science-fiction de Xavier Dollo, dessins de Djibril Morissette-Phan. ©Les Humanoïdes associés

Aller plus loin

Un album, un jeu vidéo et une série. Autant pour se perdre que pour se retrouver.



©Parlophone

● *In Search of Space*, Hawkwind (1971)

Hawkwind fait partie du cercle prestigieux de ces groupes démesurés, à la carrière quasi infinie, et à la renommée de niche, adulés par quelques-uns et totalement oubliés par la majeure partie des autres. Depuis plus de 40 ans, le groupe s'évertue tant bien que mal à faire perdurer une époque glorieuse. Parce qu'au début des années 1970, Hawkwind était immense.

Avec *In Search of Space*, le groupe anglais a réussi là où bon nombre de ses concurrents ont échoué : créer un genre à lui tout seul. Mélangeant astucieusement le rock prog imagé de Yes ou Genesis au frémissement du *hard rock*, *In Search of Space* se déploie comme un *space rock* opératique unique pour l'époque. Hawkwind s'amuse à conter un voyage initiatique aux confins du connu.

● *Deus Ex : Mankind Divided*, Eidos Montréal (2016)

Transhumanisme, discrimination, eugénisme, totalitarisme... La saga cyberpunk de jeux vidéo *Deus Ex* coche toutes les cases de la dystopie, fiction contraire à l'utopie et sûrement la plus utilisée (et usée) de la science-fiction.

Dans *Mankind Divided*, le dernier opus de la série, on y incarne Adam Jensen, flic aux augmentations physiques cybernétiques, qui doit maintenir l'ordre dans un monde en plein chaos où ses semblables sont ségrégués. Pour cela, il aide en sous-main des *hackers* à faire tomber le pouvoir en place, contrôlé par des sociétés secrètes.

Le tour de force de *Mankind Divided*, sorti en 2016, est non de révolutionner un genre, mais de le consommer, de le digérer afin d'en créer un récit cohérent et au *gameplay* ultra-exigeant.



©Eidos Montréal



©PrimeVideo

● *The Expanse*, 6 saisons, Syfy puis Prime Video (2015-2022)

Il est intéressant de remarquer que le *space opera*, courant du genre spatial très familier du grand public, prend son essence dans l'un des traits les plus humains qu'il soit : la conquête, sous toutes ses formes. Outre *Star Trek*, de nombreuses séries en ont fait leur terrain de jeu, telles que *Battlerstar Galactica*, *Babylon 5* ou *Stargate SG-1*.

The Expanse en fait également partie. Tirée des romans éponymes de James S. A. Corey, elle brosse le récit d'une civilisation humaine tiraillée entre les Terriens, les indépendantistes martiens et les exploités de la ceinture d'astéroïdes. Grâce à une finesse d'écriture fascinante, les six saisons de *The Expanse* permettent l'étirement d'une histoire politique complexe et le développement de protagonistes forts et attachants.



Capsules intemporelles

Qu'il s'agisse d'une petite boîte en métal ou d'une pièce entière cristallisée dans le temps, le concept de capsule temporelle reste le même : faire voyager un ou plusieurs objets dans le futur, adressés à un destinataire lointain et inconnu. Grâce à cet héritage artificiel, nous laissons un bout de nous-mêmes, de notre mémoire, de notre sensibilité, de nos connaissances, enfoui quelque part dans le monde.

Par Francesca Vinciguerra



Tablette de l'Épopée de Gilgamesh. ©AFP

● *L'Épopée de Gilgamesh*, I^{er} millénaire av. J.-C

« Celui qui a tout vu (...) nous a transmis un savoir / d'avant le déluge. / (...) De retour, fatigué mais serein, / il grava sur la pierre / le récit de son voyage. » Voici le texte qui ramène à la capsule temporelle la plus ancienne de l'histoire de l'Homme : le prologue à *L'Épopée de Gilgamesh*, conte épique du début du I^{er} millénaire av. J.-C. Gravé en écriture cunéiforme sur des tablettes d'argile, le poème invite le lecteur à chercher la pierre sur laquelle le héros, Gilgamesh, aurait gravé ses mémoires. Roi d'Uruk, en Mésopotamie, le héros aurait parcouru le monde à la recherche du secret de l'immortalité. 3 000 ans après, son nom reste. Le secret a peut-être été percé.

● *Crypt of civilisation*, 1937-1940

Scellée en 1940, il s'agit de la première capsule temporelle connue sous ce nom et conçue avec la précise intention de préserver son contenu jusqu'à l'année 8113. C'est une pièce de 57 m³ scellée hermétiquement, dans les souterrains de l'université Oglethorpe, aux États-Unis. Créée par Thornwell Jacobs, elle contient des objets représentatifs du XX^e siècle : un grille-pain, une machine à écrire, une poupée de Donald Duck, une copie de la Bible. Mais aussi les voix enregistrées des personnages politiques les plus influents de l'époque : Hitler, Staline, Mussolini et Roosevelt.



Oglethorpe University, Lupton Hall. ©Distinguished Reflection



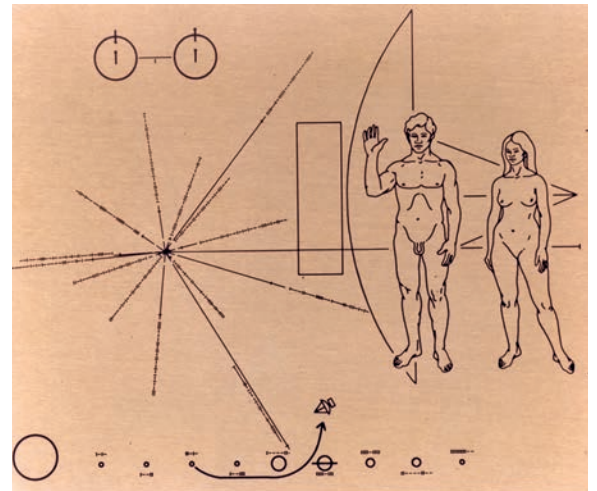
Soviet space propaganda. ©Tom Wigley

● Capsules temporelles en URSS, 1967 → 2017

Dans l'année marquant le cinquantenaire de la Grande révolution d'octobre, les étudiants et les collectifs de travail de citoyens soviétiques ont enterré des centaines de capsules temporelles dans toute l'URSS. Leur date d'expiration ? 50 ans plus tard, en 2017, à l'occasion du centenaire de la révolution. L'URSS voulait envoyer au futur un instantané de la vie de l'époque, imbibé de propagande et d'idéaux. Les messages font sourire les lecteurs d'aujourd'hui : « *Nous n'avons fait que le premier pas dans le cosmos, mais vous, vous volerez probablement vers d'autres planètes. Vous aurez (...) dompté l'énergie nucléaire, soumis les forces des éléments à votre volonté, changé le climat et transformé les régions polaires en jardins. Souvenez-vous de nous, vos ancêtres (...) qui avons donné notre vie pour l'avènement du communisme.* »

● Pioneer plaque, 1972 et 1973, « A message from Earth »

Cette capsule temporelle ressemble à une bouteille à la mer interstellaire : les possibilités que quelqu'un la reçoive un jour sont proches de zéro. Le projet a été mis en place par Carl Sagan, scientifique et astronome américain, au moment du lancement de la sonde spatiale Pioneer. À l'intérieur, deux plaques en aluminium et or ayant pour but d'apporter un message de l'humanité. Y sont gravés un homme et une femme nus, ainsi que plusieurs symboles fournissant des informations sur la Terre. La Nasa estime que les plaques peuvent survivre dans l'espace plus longtemps que la Terre et le Soleil. Les deux sondes devraient rentrer dans le milieu interstellaire en 2027 et en 2057.



Pioneer plaque. ©Creative Commons

● Bibliothèque du futur, 2014 → 2114

L'artiste écossaise Katie Paterson a créé une capsule temporaire littéraire s'étalant sur 100 ans. Avec l'aide de la mairie d'Oslo, en Norvège, l'artiste a imaginé une nouvelle aire dans la bibliothèque municipale, appelée *Future library*. Semblable à une grotte, cette section gardera précieusement les manuscrits inédits de 100 écrivains du monde entier, jusqu'en 2114. Tous les ans, au printemps, une nouvelle œuvre sera ajoutée à la collection, lors d'une cérémonie dans la forêt où poussent les arbres qui serviront à produire le papier utilisé pour imprimer les manuscrits, dans 91 ans. « *Comme il est étrange de penser à ma propre voix - silencieuse alors depuis longtemps - soudainement éveillée, après 100 ans* », a commenté Margaret Atwood, la première à participer au projet.



Bibliothèque du futur. ©Venusia Vinciguerra





Moi, Pizza, l'Originelle

Par Adrien Bacon

Moi, Pizza, conquérante universelle du goût, impératrice culinaire, reine des *regine*, citoyenne napolitaine, l'Originelle n'ai pas fini d'assouvir mes désirs expansifs. Quelques domiciles me résistent, quelques traditions semblent bien trop puissantes, quelques esprits paraissent encore trop hermétiques, mais le goût de la victoire n'en sera que meilleur.

Au commencement, on ne sait que très peu de choses sur moi. On m'a prêté plusieurs ancêtres : *focaccia*, *schiacciata*, *sfincione*... ; et plusieurs lieux de naissance, des rives italiennes à la Grèce antique en passant par l'illustre Perse de Darius le Grand. Les recettes se sont échangées, ont évolué, se sont évanouies, se sont éteintes mais le procédé reste immuable. Une pâte plate, cuite, garnie de divers ingrédients.

Durant des siècles, j'ai évolué, tout en restant couvée dans mon berceau méditerranéen avant d'enfin éclore dans les rues de Naples, au sud de l'Italie vers le XVI^e siècle. Paradoxalement, dès le départ, moi, Pizza, conquérante du goût universel... suis un agrégat des confins du monde. Mon histoire débute lorsque les Espagnols rapportent du Nouveau Monde un bien étrange fruit juteux d'un rouge éblouissant, la tomate.

Alors que les Européens nourrissaient un grand scepticisme à son égard, la croyant empoisonnée, ma Naples, à l'époque province du Royaume d'Espagne, a su surmonter sa peur de l'inconnu et lui faire confiance. Ainsi, je suis née, moi, l'Originelle, d'une pâte cuite au four recouverte d'une pointe de cette sauce faite

de tomates, de mozzarella - un fromage local - et de quelques feuilles de basilic.

Oh, bien entendu, rien n'a été facile. Pendant bien longtemps, on ne m'a prise que pour un plat de pauvres, de travailleurs, sans finesse, que l'on mangeait sur le pouce, seulement pour se sustenter sans plaisir aucun. Mes sujets ont tant bien que mal essayé de me donner des titres de noblesse.

Au fil des années, j'ai enfin pu assouvir quelques soifs de grandeur. Notamment grâce à mes pauvres émissaires napolitains, partis chercher fortune loin de chez eux, dans une région de ce fameux Nouveau Monde devenu États-Unis. L'expansion a été ravageuse. En à peine 60 ans, eux, fiers de ce qu'ils sont et de ce que je suis, m'ont vendue par milliards.

Enfin est venu le temps où moi, l'Originelle, ai fait place à l'originalité. Chaque nation, chaque peuple, chaque culture m'a faite à son image. Comme lors de ma création, ils me confectionnent chaque jour avec ce qu'ils ont sous la main. On me couvre de crème, d'emmental, de saumon, d'ananas, de merguez ou bien même de frites. Les plus fanatiques, ceux résidant encore dans ma cité napolitaine ne comprennent pas ces folies, créent des associations pour me (ou se) préserver. Sauce tomate, basilic, mozzarella. Ils m'ont même inscrite au patrimoine immatériel de l'humanité. Le culte doit rester ce qu'il est.

Sur un point, ils ont en quelque sorte raison. L'Originelle n'existe plus, ou n'a jamais existé. Moi, Pizza, conquérante universelle du goût... ne suis qu'une immatérialité, un concept. Je ne demeure que ce que je suis réellement. Une pâte plate, cuite, recouverte d'une garniture. Rien de plus. ●



Ô désespoir de l'espéranto

Par Raphaëlle Lavefve

Il était une fois, un jeune garçon qui ne savait pas encore que son surnom serait connu à travers le monde, des dizaines d'années après son passage sur Terre. Si l'on a entendu parlé de son héritage, peu connaissent son histoire. Louis-Lazare Zamenhof est né le 15 décembre 1869, dans une ville de l'Empire russe, située dans une contrée du nord-est de l'actuelle Pologne, Bialystok, aussi connue sous les noms de Беласток en biélorusse, Білосток en ukrainien, Белосток en russe, Balstogė en lituanien, Bjelostock en allemand et ביאליסטאק en yiddish. Pour arriver à se faire quelques amis, mieux valait être polyglotte. Certains le nommèrent Louis-Lazare, d'autres Lazarez Markovitch, et d'autres encore, Ludwik Lejzz. Zamenhof apprit à parler russe et polonais à la maison, et également le yiddish, l'hébreu et le français. Quand on parle yiddish, on est juif la plupart du temps, et quand on est juif, quelle que fût l'époque ou le pays, des persécutions finissent toujours par arriver.

Le polyglotte eut un rêve : briser les frontières que les hommes avaient édifiées avec les langues. Avait-il entendu parler de la tour de Babel, dans la Bible ? Il aurait pu deviner que ça allait mal tourner. À 19 ans, Zamenhof publia les textes fondateurs de cette langue construite sous le nom de Dr Esperanto. Vocabulaire aux racines indo-européennes, conjugaison simple et sans exception, l'espéranto devait pouvoir être appris sans difficulté par les Européens.

L'espoir se diffusa dans des groupes intellectuels. Rome, Paris, Londres, Varsovie, ces cercles éduqués se réunissaient dans des salons pour se reposer sous le manteau les précieux manuels d'espéranto. Un nouveau loisir de bourgeois ? Des idéalistes au nez creux en tout cas. Cette

grammaire simplifiée n'empêchera pas la Première Guerre mondiale d'éclater. Ses espoirs douchés, Zamenhof périt en 1917, à Varsovie.

À l'armistice, l'espéranto connut un sursaut de popularité. La paix était de nouvelle tendance, entraînée par la Société des Nations dont la manne pacifiste resta aussi vaine qu'un coup d'épée dans l'eau. À peine une décennie plus tard, patatras encore. Les dirigeants fascistes œuvrèrent de tous les côtés pour faire triompher la supériorité des races qu'ils avaient inventées. Le pangermaniste fit des ravages. Les enfants de Zamenhof furent déportés et exécutés sur ordre d'Hitler qui estimait qu'une langue universelle permettrait au peuple juif de « *dominer plus facilement* ».

Les malheurs continuèrent pour le projet de Zamenhof. Les libérateurs de l'Europe occidentale parlaient anglais, langue un poil plus populaire. Peut-être grâce à sa facilité d'exportation, dans le plus grand empire du monde ? Entre le Commonwealth et les bluejeans, puis les Spices Girls et Coca-Cola, le soft power anglo-saxon se fit entendre avec fracas.

Aujourd'hui l'idée vivote. L'espéranto n'est la langue officielle d'aucun pays. Elle est néanmoins reconnue par l'Unesco. Ils seraient entre 3 et 10 millions de locuteurs dans le monde. Des punk, utopistes, anglophobes ? Ils sont loin, très loin derrière les 1,268 milliard d'êtres humains anglophones, et les 1,120 milliard qui pratiquent le mandarin. « *Imagine all the people, living life in peace* », chantait John Lennon, alors que l'assemblée des Nations unies aurait pu pousser la chansonnette face à Poutine avec « *magu ĉiujn homojn vivaj kaj en pac'* ». ●



1

Avant de commencer, demandez-vous à qui s'adresse votre capsule temporelle. Une capsule prévue pour être ouverte dix ans après sa réalisation ne sera pas préparée avec les mêmes matériaux qu'une autre prévue pour survivre 100 ans. Vous adressez-vous à vous-même dans le futur ? À vos enfants ? À une personne inconnue dans un futur incertain ?

2

Choisissez son emplacement. Si vous décidez de l'enterrer, considérez le fait qu'elle pourrait être oubliée, perdue ou plus facilement endommagée. Vous pouvez choisir de la déposer dans un endroit plus accessible, comme un grenier, une cave, ou même dans un meuble de votre salon.

3

Choisissez votre contenant. Selon sa durée de vie, son emplacement et le type d'objets que vous voulez transmettre, il faudra faire attention à leur conservation. Si vous préférez l'enterrer, il faudra s'équiper d'une boîte en acier inoxydable et imperméable. Ou alors d'un bocal en verre doté d'un joint en caoutchouc.

4

Trouvez ou fabriquez les objets que vous voulez y mettre. Quelle est l'histoire que vous voulez raconter ? La vôtre, celle de votre époque ? Faites-vous plaisir. Prenez des photos, enrichissez avec de la musique, écrivez une lettre. Évitez par contre les objets périssables, comme la nourriture.

5

Avant de sceller votre capsule temporelle, rajoutez des sachets en silice pour absorber l'humidité qui pourrait être présente à l'intérieur ou qui pourrait s'infiltrer plus tard, surtout si vous décidez de l'enterrer. Vous disposez maintenant de votre capsule temporelle, vous êtes prêts pour sa mise en place.

6

Scellez votre capsule temporelle. Un simple adhésif sur lequel vous aurez noté la date prévue pour son ouverture peut être suffisant pour la sécuriser et éviter que quelqu'un ne l'ouvre avant le terme. Gare à vous, les tricheurs !

7

Placez votre capsule temporelle à l'endroit choisi et trouvez un moyen pour vous rappeler la date de son ouverture et son emplacement. Pense-bête sur votre téléphone, dans votre agenda, coordonnées GPS : ne laissez rien au hasard. Vos souvenirs sont prêts à voyager dans le temps !



ET SI ON FABRIQUAIT UNE CAPSULE TEMPORELLE ?

Oubliée dans un grenier, enterrée ou cachée au fond d'une armoire, la capsule temporelle est un objet qui implique autant la personne qui la crée que celle qui la trouve. Une expérience partagée à travers le temps, mais facile à réaliser si l'on est prêts à jouer le jeu et à suivre quelques simples règles.

Et puis, que la postérité en fasse bon usage.

Par Francesca Vinciguerra

L'ÉQUIPE

Directeur de la publication

Pierre Ginabat

Directrice de la rédaction

Virginie Peytavi

Rédactrices en chef

Anaïs Audureau et Francesca Vinciguerra

Cheffe d'édition

Claire Sicard

Rédacteurs

Adrien Bacon, Amélie Beynac, Léa Delaplace, Louise Fretet,
Raphaëlle Lavefve, Marie Maison, Lucas Rojouan, Chloé Sémat

Remerciements

Sandrine Lucas, Paul Guyo, Michela Di Carlantonio, Mattia Cerquetti, Serge Sicard

Pictogrammes

The Nounproject, DALL•E

Imprimeur

Maugein Imprimeurs



ISSN en cours
École de journalisme de
Toulouse
31, rue de la Fonderie
31000 Toulouse
Tél : +33(0)5 62 26 54 19
www.ejt.fr / infos@ejtprod.fr

